

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 35

MONTREAL, 2 FEVRIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

LA BELLE SAISON



SUR LE CHEMIN DE L'ÉGLISE

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 FEVRIER 1895



On remarque plus facilement son linge que ses défauts.

Les navires qui marchent bien ont toujours de bonnes quilles.

On voit des magasins de nouveautés qui ne doivent leur vogue qu'à leur ancienneté.

Les Japonais sont sans pitié pour leurs ennemis. C'est surtout dans le céleste empire qu'ils châtient les pékins.

On souffle une bougie pour l'éteindre. On soufflé le feu pour l'allumer. Comprenez-vous ça ?

Quoi qu'en disent les Anglais, le tan, ce n'est pas de l'argent. C'est de l'écorce de chêne.

On dit toujours qu'il faut garder une poire pour la soif. Il est plus rationnel de la garder pour la fin... du repas.

A QUOI PENSE-T-IL ?

Cholly. — Savez-vous mademoiselle Lafroidour que mon chien me regarde quelquefois d'une telle façon que je suis sûr qu'il pense.

Melle Lafroidour. — Très probablement M. Cholly.

Cholly. — Mais je me demande ce qu'il pense de moi !

Melle Lafroidour. — Une pensée de chien sans aucun doute.

PRUDENCE BIEN PLACÉE

Voyageur. — Je ne comprends pas, conducteur, comment vous avez accepté les grossièretés de ce monsieur ; il n'a même pas payé sa place.

Conducteur. — Justement, s'il avait payé je l'aurais assommé, mais comme il voyageait avec une passe il peut avoir le bras trop long pour un simple conducteur.

EPREUVE COUTEUSE

Rouleau. — Je voudrais bien savoir si ce jeune imbécile qui veut épouser Mlle Rouleau est aussi honnête que borné.

Bouleau. — Rien de plus simple.

Rouleau. — Que ferais-tu, mon vieux Bouleau, pour le savoir ?

Bouleau. — Va au dépôt avec lui ; prends un billet pour Vaudreuil au moment où le train part ; dis-lui d'aller vite te chercher du change pour dix piastres.

Rouleau. — Hum ! faudra alors lui donner un dix piastres ?

Bouleau. — Certainement.

Rouleau. — Après ? vois pas comment ça peut prouver son honnêteté.

Bouleau. — Grosse bête ! Si le soir il revient faire la cour à ta fille avec ton dix piastres, c'est qu'il est honnête.

Rouleau. — Et s'il ne revient pas ?

Bouleau. — Alors, tu auras sauvé l'avenir de ta fille.

Rouleau. — Merci ! j'aime mieux sauvé mon dix dollars.

OH !

Ils causaient dans la serre.

Elle. — C'est incroyable, mais c'est vrai pourtant : mes dents de sagesse ne sont pas encore poussées.

(Une voix derrière les plantes.)

— Les plantes centenaires ne donnent pas de fruit.

Evanouissement d'elle et de la voix dont on n'a jamais pu connaître le possesseur.

SANS PRÉJUGÉS

— Prête-moi dix piastres.

— Je t'ai dit, hier, que j'étais à sec en ce moment.

— Je le sais, mais il m'est absolument indifférent de les devoir à un blagueur.

HISTOIRE D'HIER



Pauvre Bill ! Voilà ce que c'est d'être trop gros !

NOUVELLE INQUIÉTUDE



Tom. — P'tite sœur va être ici dans quelques minutes, elle est en haut qui répète.

Moulasson. — Répète quoi ?

Tom. — J'ai pas, elle est devant son miroir et se fait rougir en disant : Oh ! M. Moulasson je ne sais... je suis surprise. Puis elle rit comme une folle. Ça a l'air de l'amuser.

MOTS D'ENFANTS

Louison (8 ans, et fi's d'un agent d'assurances). — M'man, est ce que le bazar est assuré ?

Maman. — Je le crois, probablement.

Louison. — Avec tout ce qu'il y a dedans ?

Maman. — Oui, tais toi.

Louison. — Le bazar, maman c'est pour faire du bien ?

Maman. — Certainement.

Louison. — Alors, c'est une bonne chose, une chose méritoire comme dit le maître ?

Maman. — Oui, oui, tu m'ennuies.

Silence.

Louison. — Maman, alors pourquoi que le Bon Dieu il n'en prend pas soin du bazar ?

Maman. — Sh ! Sh !

Autre silence.

Louison. — Maman, est ce qu'on assure les bazars dans les mêmes compagnies où on assure les salons ? tu sais là où on vend des boissons fortes.

Maman. — Sh ! Louison.

Louison. — Si c'est vrai, crois-tu que le Bon Dieu le sait ?

Maman. — Louison, tais-toi où je...

Louison. — Maman, si le bazar brûlait sans être assuré est ce que ça signifierait que le Bon Dieu aime mieux les compagnies d'assurance que...

Maman empoigne Louison l'emène dans un petit coin et lui fait une leçon qui le rend silencieux sans le convaincre.

Papa (sévèrement). — Jean, notre voisin vient encore de me dire que tu avais odieusement battu son fils.

Jean. — Pas vrai.

Papa. — Hein ! alors le voisin ment.

Jean. — Y se trompe ; je l'ai pas battu odieusement, je l'ai soigneusement brossé.

— C'est bien fait, le maître a dit que tu restais à l'école après l'heure.

— M'est égal.

— Pourquoi ?

— M'man m'a dit de rentrer vite, qu'elle avait besoin de moi.

Maman. — Si je ne me trompe je t'ai entendu hier soir, demandé au Bon Dieu de préserver les jours de ton petit voisin Jean ?

Pierre (un batailleur). — Oui, m'man, je lui avais promis la volée pour ce matin.

MINETTE

SOUVENIR D'ENFANCE

A Mme A. Blanchecotte.

Au village, autrefois, elle vivait chez nous ;
Mon souvenir d'enfant souvent me la rappelle

Sa robe duveteuse était d'un gris si doux
Que la cendre semblait poudroyer autour d'elle.

Par-dessus ses yeux ronds, on voyait cinq ou six
Longs poils en éventail, lui servant de sourcils.
Son regard, quand midi répandait sa lumière,
N'était qu'un fil tendu de paupière à paupière.
Qui se changeait en grand disque de velours noir,
Plein de rêves profonds, lorsque venait le soir.

Son corps arrondi, lourd, pendant l'heure de sieste,
S'allongeait tout à coup, se faisant mince et leste,
Quand elle voulait, soit sous les portes passer,
Soit grimper à la grange, ou vive s'élançer
Sur quelque arbre, en plantant avec bruit dans l'écorce
L'ongle, qui de l'acier semblait avoir la force.

Se plaisait à songer l'œil mi-clos, très souvent
Elle avait un maintien de gravité jolie ;
Mais parfois lui venaient des instants de folie :
Sautant de meuble en meuble, ou lançant, poursuivant
Le peloton de fil tombé de la corbeille.
Puis faisait sa toilette, en passant sur l'oreille
La patte qu'elle avait léchée auparavant.

Minette n'était point sorteuse, vagabonde,
Allant battre les champs. Non, elle aimait le monde ;
Elle voulait sentir auprès d'elle ses gens,
Qu'elle venait frôler, en voutant son échine,
En leur disant parfois, avec bien douce mine,
De petits miaous aux sons intelligents.

Et quand elle était mère. Oh ! la sainte personne !
Quand son châton joueur près d'elle s'affolait,
Comme elle était heureuse ! Et de quelle voix bonne,
Quand il courait trop loin, elle se rappelait,
Pour qu'il vint au sein chaud boire un peu de bon lait.

Maintenant, il faut bien aussi que je le dise.
Minette n'était point sans quelque gourmandise.
Pour tant de qualités rien qu'un mignon défaut,
Que partagent d'ailleurs bien des gens comme il faut.
Vous allez en juger : elle adorait la crème,
Que peut être, entre nous, vous aimez fort vous-même,
Si bien que certain jour, au bruit d'un grattement,
On court, et que voit-on ? la gourmande occupée
A forcer le buffet, pour y faire lippée,
Forfait dont elle n'eut jamais honte un moment.

Enfin Minette était quelqu'un dans la famille,
A l'enfant presque sûr, aux parents presque fille.
Petite, mais tenant grande place en nos cœurs,
Non sans nous attirer le rire des moqueurs,
Qui, nous voyant toujours prêts à lui faire fête,
Disaient que c'était trop d'amour pour une bête.

C'est qu'on ne trouve pas beaucoup, en vérité,
L'amour des animaux chez les gens de campagne ;
Si les voyant souffrants, morts, la peine les gagne,
C'est qu'ils les ont surtout pour leur utilité.

Lorsque les remplacer appelle une dépense,
Ce n'est qu'aux chers écus à donner que l'on pense,
D'un bouf ou d'un cheval chacun sachant le prix :
Mais, quoique le bon chien veille sur la demeure,
Quoique le chat soit grand destructeur de souris,
Que l'un ou l'autre ait mal, que l'un ou l'autre meure :

A côté chatte ou chienne a mis bas tout à points :
"Gardez-moi donc un chat, un chien : je n'en ai point."
Tout est dit. L'on n'a dû déboursier nulle obole ;
Mais plaindre un chat, pleurer un chien : ô faribole

Et ce fut — affreux jour ! — ce qui nous arriva.

Un matin : "Où donc est Minette ?" — On court, on
[cherche,

On appelle, on demande : hélas ! vaine recherche !
Plus de Minette, nul jamais ne la trouvera .

Quel deuil ce fut alors dans notre maison, veuve
De la chère mignonne, et pour tous quelle épreuve !
Que de perles aux cils ! Que de brumes au front !

Dans le village alors vivait certain Jeandron,
Sorte de long flandrin, resté célibataire,
Cultivant à loisir un petit coin de terre
Au cabaret bien plus souvent qu'en sa maison,
Buvant sec, parlant rauque, et chantant sa chanson
D'une voix qui faisait trembler sol et fenêtre.
Puis dehors s'étonnant, aux murs tendant la main,
Qu'ont n'eût pas donné plus de largeur au chemin.

"Bon garçon !" disaient ceux qui pensaient s'y con-
[naître :
Les uns l'ayant pour gai compagnon en buvant,
D'autres qu'en son ivresse il amusait souvent.

Or, ce bon garçon-là, d'humeur très fantaisiste,
S'était fait — comme un chic que se donne l'artiste —
La spécialité de saisir et manger,
Comme lièvre ou lapin, les chats qu'il pouvait prendre.
Tant pis, ma foi ! pour ceux qui se laissaient surprendre !

"Ah ! j'ai, répétait-il, pour les bien arranger,
Une recette due à ma vieille grand'tante,
Cuisinière accomplie : une sauce piquante,
Avec du lard, du vin, ail, oignons et persil
Et certain coup de feu, qu'on donne et qui roussit
Le tout au bon moment." — Et là-dessus de rire.

D'ailleurs de ses exploits on se bornait à dire :
"La belle affaire, un chat qu'on a pris à quelqu'un !
Les chats doivent rester au logis de leur maître ;
Jeandron fait la police au profit de chacun.
Chat rodeur causerait grand dommage peut-être.
Qu'on les garde !"

Sur quoi Jeandron se rengorgeait,
En attrapant toujours quelque chat, qu'il mangeait.

Nous étions encor tout au deuil, quand la servante
Vint nous dire : "Jeandron est là-bas, qui se vante
D'en avoir fait un soir le plus fin des civets."

"Jeandron !" dis-je, et, lâchant un verre que j'avais
A la main, je cours dehors tout d'une haleine :
J'avais alors, je crois, huit ou neuf ans à peine ;
Mais il m'avait semblé que soudain j'étais grand
Comme un géant, haussé par mon flot de colère.

Jeandron était bien là, paraissant se complaire
Dans sa pousse horrible, et tout haut la narrant.
A le voir je compris qu'entre nous la bataille
— Car j'avais tout au plus la moitié de sa taille —
Ne pouvait me donner la vic sirc. Pourtant
Droit sur mes petits pieds devant lui me plantant :
"Tu n'as fait cela, non ?" dis-je haletant.
Jeandron, ouvrant bien large une bouche d'une aune,
Bouche d'ogre montrant un grand râtelier jaune,
Répondit en riant : "Eh ! pourquoi non, dis ?"

Alors, levant la main vers la voûte céleste,
Et tout autant que de la voix parlant du geste,
L'œil ardent, le front haut : "Jeandron, je te maudis !"
Puis resté là, gardant cette même attitude,
Je vis Jeandron, frappé comme d'une hébétude,
Rougir, baisser les yeux, blêmir... et s'en aller.
Et l'on n'entendit plus dans le pays parler
Qu'il eût fait de nouveau sa chasse coutumière.

Longtemps, bien loin de l'enfance première.
Vivant hors du pays, j'y vins pour quelques jours,
Alois d'interroger : — Un tel est-il toujours
De ce monde ? — Oui. — Tant mieux ! — Un tel ? — Le
[pauvre diable

Est enterré. — Tant pis — Et Jeandron ? — Oh ! Jean-
[dron
Mourut, voilà deux ans, d'une mort effroyable.
Tu sais qu'il vivait seul, tout seul, en vieux barbon.
Comme un matin, très tard, sa porte restait close :
"Il lui sera peut-être arrivé quelque chose",
Pensa-t-on. Et, forçant à l'endroit de la clé,
Pour rentrer, l'on trouva le pauvre homme brûlé,
Oui, mais à petit feu sans doute, car sa bouche,
Ses bras étaient crispés. Sur sa fumante couche
On le vit contourné comme un ver qui se tord,
C'est que, vois-tu, Jeandron avait le bien grand tort
De fumer dans son lit. D'où cette fin terrible,
A laquelle tout le village fut sensible.
Un vrai supplice, quoi !

Mais, en me l'apprenant.
Celui qui le conta trouva fort étonnant
Qu'il ne m'en revint pas émotion plus forte.
"Qu'as-tu donc à rester sans pitié de la sorte ?
Dieu sait pourtant combien Jeandron à dû souffrir !
Quels tourments il connut avant que de mourir

Je ne répondais pas, car j'étais dans un rêve
Où d'un enfant vibrait cette parole brève :
"Jeandron, je te maudis !"

L'autre dit : "En effet,
Je crois... Mais qu'est-ce donc déjà qu'il t'avait fait ?"

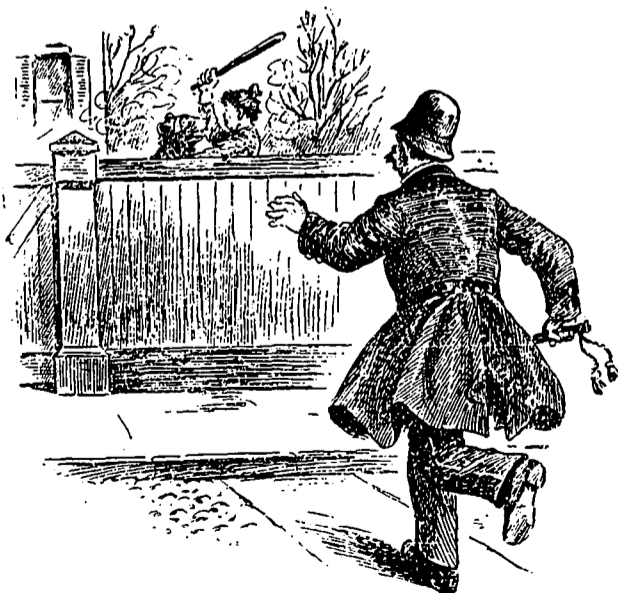
Alors moi, d'une voix et bien calme et bien nette :
"Tué, pour la manger, notre chère Minette."

EUGÈNE MULLER.

ON NE SIFFLE PLUS

Lambert — Je ne pense pas que les enfants sif-
flent autant que dans notre jeunesse, Laurent.
A lors on entendait siffler à tous les coins de rue.
Laurent. — Facile à comprendre, ils ont tous la
cigarette au bec, maintenant.

LE COURAGE MAL RECOMPENSÉ



I
—Allons, bon ! voilà un ours échappé qui a attaqué cette femme.
Arriverai-je à temps. "Madame, tenez bon, je vais être là dans
une seconde.

II
Mlle Bellecour. — En voilà encore une drôle de ville où une honnête fille ne peut bat-
tre ses tapis sans être dévisagée par un bouton jaune !

DOUBLEMENT PUR SANG

I
M. Cohn, senior.II
Mme Cohn, née O'Rourke.III
M. Cohn, junior.

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

En correctionnelle :

Le président.—Accusé, vous reconnaissez bien avoir dérobé ce livre à l'étalage d'un libraire ?

L'accusé.—Oui, mon président, mais c'est un Guide, et c'était pour mieux me conduire.

Un Invalide se présentait à l'Exposition de peinture au Palais de l'Industrie à Paris :

"Combien pour entrer ? Demande-t-il au bureau."

—C'est vingt sous.

—Eh bien ! en voilà dix, je n'ai qu'un œil."

Lu à la vitrine d'un fripier, cet étonnant écriteau :

"Canne authentique, en vigne de Jérusalem, ayant appartenu à Ponce-Pilate. L'an 27 de l'ère chrétienne. Prix : 6,000 fr."

C'est pour rien.

—Mon lieutenant, je voudrais bien avoir une permission de vingt quatre heures ; ma mère est malade et...

L'Officier furieux :

—Tous les mêmes, là : toujours une sœur, une tante ou une cousine à la dernière extrémité... Moi aussi, sapristi, j'ai une famille... et voilà douze ans qu'elle se porte bien !...

Un brave homme est atteint de cette déplorable infirmité qui consiste, en conversant d'un peu près avec quelqu'un, à "envoyer des postillons" — selon l'expression triviale mais expressive — au visage de son interlocuteur.

—Un bien aimable garçon, dit-on de lui ; c'est dommage qu'il parle toujours à la tavelle !

Le bon Calino s'est fait reporter, et son directeur l'a chargé de surveiller les débordements de la Seine.

—Eh ! bien, il paraît que l'inondation nous menace ? lui disait-il, l'autre jour.

—C'est une erreur, lui répond Calino, la hauteur du fleuve est sans variation.

—Qu'est-ce que vous me chantez là ?

—La vérité, car pour bien me rendre compte de la montée du fleuve, j'ai fait une marque au bateau de la Samaritaine, et cette marque est toujours hors de l'eau.

LE LOUP ET LE CHIEN

(Fable arabe)

Un loup poursuivi par un lévrier fuyait à toutes jambes. Un berger, ayant rencontré ce loup, lui dit :

—Pourquoi cours-tu toujours plus vite que le chien ?

—C'est parce que je cours pour moi ; tandis que le chien court pour son maître.

Joséphine, l'excellente bonne du docteur Purgon, entre dans le cabinet de son patron.

—Monsieur, lui dit-elle, il y a là deux muets qui vous demandent une consultation.

—Des muets !... Sont-ils vraiment muets ?

—Ils le disent, du moins.

Extrait d'un plaidoyer de Cour d'assises :

"Monsieur l'avocat général prétend que mon client n'avait pas d'argent, qu'il ne travaillait jamais, qu'il errait dans les bois, et il s'étonne qu'on ait trouvé sur lui quinze cents francs en pièces d'or ; mais, Messieurs les jurés, puisque ce pauvre homme vivait dans les bois, il devait forcément faire des économies !"

Textuel.

—Pourquoi n'enverrait-on pas le nommé Ricqlès à Madagascar ?

—???

—Pour qu'il parle menthe !

Découpé le fait-divers suivant dans un journal de la région :

"On nous écrit de X :

"M. L..., cultivateur, a trouvé, dans l'étang de la commune, le cadavre de son cheval blessé."

Cadavre blessé !... Zuzé un peu, mon bon, s'il eût été mort !

En correctionnelle :

Le pré-ident.—Alors vous vous plaignez d'avoir été frappé par le prévenu ?

—Oui, mon président, il m'a donné deux coups de pied dans le...

—C'est bien... essayez-vous sur ce mot !

Calino, ayant besoin de cartes de visite, entre chez un papetier.

Après avoir pris note de ses nom et adresse, le commis lui dit :

—Vour les aurez demain, à quatre heures.

Calino, étonné :

—Tiens ! moi qui croyais que vous les aviez toutes faites...

Calino a une superbe pendule dans son salon. Soudain la pendule sonne treize heures.

—Ne faites pas attention, dit notre doux ami, elle avance d'une heure !

Au Tribunal correctionnel.

—Levez la main, dit le président à un témoin.

—Sur qui ? répond l'autre, en se retournant.

Justine entrant vivement chez Monsieur.

—Monsieur, Monsieur, Madame est très malade ; faut-il envoyer chercher un médecin ?

—Allez en chercher deux...

Le premier pourrait la manquer ?

Dans les couloirs à la Chambre.

—Vous seriez bien aimable, mon cher député, de me prêter vingt-cinq louis.

—Désolé, cher... j'ai formellement déclaré à la tribune m'opposer à tout emprunt nouveau.

Nos bons domestiques :

—Justine, je dois vous prévenir avant de vous engager que je supporte tout, excepté la contradiction.

—Oh ! Madame est tout comme moi ; nous nous entendrons à merveille.

En police correctionnelle :

Le président.—Vous avez roué de coups de bâton votre malheureuse femme !

L'accusé.—Le médecin lui avait ordonné des frictions sèches.

CALOMNIES

On écrit contre Z... des injures fort graves, dont il rit et pourtant toujours on le poursuit, dans les journaux du soir, du matin, de la nuit, il n'est pas d'heure pour les braves.

Un gendarme arrête, la nuit, dans un bois, une voiture conduite par un paysan.

—Holà ! crie-t-il, vous ne savez donc pas qu'il faut voyager la nuit avec une lanterne ?

—Si ; mais cela ne servirait à rien, répond le paysan, mon cheval est aveugle !

Dans une école américaine :

—Quel est le premier homme ?

—Washington.

—Mais, non, mon petit, c'est Adam !

—Ah ! si vous comptez les étrangers...

Explications.

—Comment, Monsieur, vous êtes assez mal élevé pour dire partout que j'ai un grain ?

—Oui, Madame, un grain de beauté.

TROP VIVE



Lui.—Lulu, ma chère Lulu, je puis enfin vous demander ce que j'ai vainement essayé de vous communiquer depuis des jours. Puis-je espérer...

Elle.—Oh ! je ne sais si...

Lui.—Attendez. Puis-je espérer que vous vous laisserez mettre sur le programme du concert de charité que mon club va donner ?

CE QU'ON ENTEND AU BAL

(Pour le SAMEDI)

—“ Ah ! M. Petitpage vous êtes enfin arrivé ? ”
 —“ Je suis ici depuis déjà quelque temps. Je vous ai cherchée. ”
 —“ Vraiment. ”
 —“ Oui. ”
 Elle parut charmée.
 Il semblait nerveux et anxieux.
 —“ Mademoiselle Lemercier, est-elle ici ? ” demanda-t-il.
 —“ Je ne sais. La connaissez-vous ? ”
 —“ Non. ”
 —“ Alors pourquoi me posez-vous cette question ? ”
 —“ J'ai entendu parler d'elle, voilà tout. ”
 —“ Je sais qu'elle a été invitée. Mais je ne sais si elle est ici. Je me suis souvent absentée du salon. Maman n'est pas très bien. ”
 —“ Désolé de l'apprendre. ”
 —“ Elle a ses névralgies et j'ai dû lui appliquer du menthol. ”
 —“ Est-ce que Mademoiselle Lemercier est ce qu'on appelle une belle fille ? ”
 —“ Oh, vous — ah ! elle n'est pas mal. Qu'est-ce cela peut vous faire ? ”
 —“ Absolument rien. ”
 Elle se mordit les lèvres. Après un moment de silence.
 —“ Vous avez arrangé votre salon d'une façon ravissante, ” dit-il.
 —“ Croyez-vous ? ”
 —“ Il est adorable. ”
 —“ Toute la décoration est de moi. ”
 —“ Je vous en félicite. ”
 Autre silence.
 —“ Ne prendriez-vous pas quelque chose ? ” demanda-t-elle.
 —“ Non, merci. ”
 —“ Je désire prendre quelque chose de rafraîchissant, et je sais que vous le désirez également. Venez je vais vous montrer notre bar comme vous dites. ”
 Ils allèrent au buffet où elle prit quelque chose de solide et lui un peu de liquide.
 Troisième silence.

RUINÉ !



— Je suis ruiné ! j'ai perdu quarante dollars ce mois-ci.
 — Je ne savais pas que tu aies jamais eu quarante dollars.
 — Non, mais mes créanciers et leurs avocats l'ont su.

—“ Bien ? ” dit elle.
 —“ Bien, ” ajouta-t-il.
 —“ N'allez-vous pas enfin m'inviter à danser ? ”
 —“ Ma chère demoiselle Ernestine, je vous demande pardon, mais je... je crois que je vous l'ai déjà demandé. ”
 —“ Non. Je ne m'en rappelle pas. ”
 —“ Je suis au désespoir. Accordez-moi ma grâce ! ”
 —“ Pour cette fois. ”
 —“ Laquelle puis-je avoir ? ”
 —“ Je n'en ai plus qu'une de libre à mon grand regret. Mon calepin est rempli sauf une, et elle porte un numéro malheureux : c'est le treize. ”
 —“ Le cotillon ? ”
 —“ Oui. ”
 —“ Je ne suis pas superstitieux. ”
 —“ Très bien, alors, je compte sur vous pour le numéro treize. ”
 —“ Mademoiselle Lemercier a-t-elle répondu à votre invitation ? ”
 —“ Oui. ”
 —“ Je serais curieux de savoir si elle est encore dans le bal ? ”
 —“ Vous vous intéressez beaucoup à Mademoiselle Lemercier. ”
 —“ Pas du tout. ”
 —“ Vous avez dit que vous aviez entendu parler d'elle ? ”
 —“ Ce n'est pas absolument exact. Je l'ai seulement aperçue ? ”
 —“ Alors, vous ne la connaissez pas ? ”
 —“ Non. ”
 —“ Où l'avez-vous vue ? ”
 —“ Dans un petit char. ”
 —“ A Montréal ? ”
 —“ Non, à Ottawa. Il faisait très mauvais, j'ai pris un char et j'ai promptement remarqué que j'avais une très jolie fille en face de moi. C'était Mademoiselle Lemercier. ”
 —“ Comment avez-vous su que c'était Mademoiselle Lemercier ? ”
 —“ Je ne savais pas que c'était Mademoiselle Lemercier ; je ne savais qu'une chose : qu'elle était jolie. ”
 —“ Ah ! ”
 —“ Vous connaissez Ottawa, n'est-ce pas ? ”
 —“ Très peu. ”
 —“ Bien. Elle descendit devant le Parlement. ”
 —“ Et vous descendites durant le Parlement ? ”
 —“ Oui. Elle alla à pied jusqu'à la rue Sparks. ”
 —“ Et vous allates à pied jusqu'à la rue Sparks. ”
 —“ Oui. ”
 —“ Elle rentra chez... ”
 —“ Et vous avez eu l'inconvenance de suivre Mademoiselle Lemercier chez... ”
 —“ Non, j'ai attendu dans la rue. ”
 —“ Après ? ”
 —“ Après ; il n'y a pas d'après. Le député X... passa, m'arrêta et elle sortit pendant que je causais. ”
 —“ Et c'est tout ce que vous connaissez d'elle ? ”
 —“ Non. Quelques jours après j'eus l'extrême chance de la rencontrer à Montréal, sur la rue Saint-Jacques. ”
 —“ Qu'avez-vous fait ? ”
 —“ Pour ne pas renouveler ma mésaventure d'Ottawa, je me suis attaché à ses pas. ”
 —“ Le savait-elle ? ”
 —“ Parfaitement. Toutes les femmes s'aperçoivent de cela. Je l'ai suivie jusque chez Granger où elle acheta quelques cartes de Jour de l'An, des livres, etc., et j'entendis son nom et son adresse quand elle les donna au commis. ”
 —“ Je comprends. Lui avez-vous écrit ? ”

CHAQUE FILLE A SON TOUR



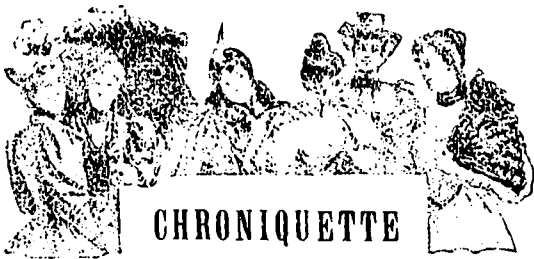
Sœur aînée. — Tu vas te coucher ? Ça t'ennuie, mais dans quelques années tu pourras danser comme tout le monde.
 Sœur cadette (rayonnement) — Et toi tu ne le pourras plus.

—“ Non, mais je lui ai envoyé ma carte le 1^{er} Janvier. ”
 —“ Et elle vous a renvoyé la sienne ? ”
 —“ Non. ”
 Elle rit aux éclats.
 —“ Avouez qu'il est étrange que vous rencontriez une de nos amies à Ottawa et que vous la retrouviez ici ? ”
 —“ La fatalité ! ”
 —“ Peut-être ; mais vous ne m'avez pas encore dit comment vous avez su... Mais regardez derrière vous. ”
 Mademoiselle Lemercier était là.
 —“ Mademoiselle Lemercier — Monsieur Petitpage. ”
 —“ Enfin, ” murmura-t-il.
 Mademoiselle Lemercier lui donna la main et un sourire.
 La musique terminait une valse.
 —“ Me ferez-vous l'honneur de m'accorder une danse, Mademoiselle Lemercier ? ” demanda-t-il.
 —“ Avec plaisir si je puis ; mais je crains que mon programme soit rempli. Où en est-on ? Numéro sept. ”
 —“ Numéro sept, et il n'y en a que quinze. Etes-vous engagée pour la prochaine ? ”
 —“ Oui. ”
 —“ Neuf ? ”
 —“ Oui. ”
 —“ Dix — les lanciers ? ”
 —“ Oui. ”
 —“ Onze — un Sir Rogers ? Oh ! accordez-moi celle-là. ”
 —“ Impossible, je l'ai promise au capitaine Lebouillant. Et, en vérité, j'en suis peinée mais je suis engagée pour toutes les autres — Oh ! non je suis libre pour le cotillon, le numéro treize. ”
 —“ M. Petitpage m'a justement demandé le cotillon, ” dit en riant Mademoiselle Ernestine.
 Et Monsieur Petitpage eut l'air de trouver que décidément le nombre treize était malchanceux.

A BOUT DE PATIENCE

Voisin. — Vous avez tort de corriger votre fils comme vous l'avez fait hier. On l'entendait crier de la rue.

M. Lemponté. — C'est possible, mais je n'ai pu le contrôler. Il a tenu la maison debout, toutes les nuits avec sa coqueluche et maintenant qu'il va mieux il m'a demandé de lui acheter une flûte et de lui faire donner des leçons.



CHRONIQUETTE

Je viens de lire dans un journal quelconque qu'un des Crésus new yorkais venait de donner ordre à un jardinier de mettre tous les jours, pendant un an, sur la tombe de sa femme, un manteau de muguet et de violettes de \$100. Coût, disait le journal avec admiration, trente six mille cinq cents piastres.

Et comme cela ne suffisait pas pour traduire cette admiration, le journal ajoutait : "il y aura tant de brins de muguet, tant de violettes par manteau, et cette couverture de fleurs sera renouvelée tous les jours, etc..." en voilà assez.

J'avoue humblement que ce monceau de fleurs et de piastres me laisse absolument indifférente.

A la place de tout ce jardin j'aimerais mieux, quand mon heure sera venue de disparaître de la surface de ce globe peu rejouissant, l'humble fleur qui viendra déposer au seuil de ma dernière demeure l'ami et le parent qui se souviendront de moi.

Que peuvent faire, à ceux qui les voient, s'ils les voient, ces témoignages banals qui ne coûtent ni un dérangement, ni une fatigue ni une privation ?

Ce richard qui fait jeter à profusion des fleurs sur celle qu'il a aimée, s'en est allé bien loin, de par de là les mers, laissant à un marchand de fleurs quelconque le soin de le représenter près de celle qui n'est plus.

Les fiancées des rois étaient anciennement épousées par procurator, par un représentant de leur futur seigneur et maître. De nos jours les rois de la finance confient à leurs jardiniers le soin de manifester la douleur qu'ils éprouvent de la mort de leur femme.

C'est toujours la même chose et la même pose.

Au moins les familles royales gardaient devant la mort une correction délimitée par un cérémo-

nial, une étiquette qui servait de masque, mais qu'on portait quand même quelque gênant qu'il pût être.

Il paraît que les financiers modernes n'ont même plus cette pudeur du cœur devant la mort et qu'ils dînent, dansent et s'amuse follement à deux pas du cercueil de l'un des leurs.

C'est ce qui vient d'arriver à New-York, à cette morte qui portera le manteau si poétique que je viens de décrire.

Ramenée d'Europe, sa dépouille est restée quelques jours à deux pas des palais des membres de sa famille, palais qui n'ont cessé de résonner des gais accords de la musique dansante et du cliquetis des vaisselles précieuses qu'on faisait circuler autour des tables des dîners d'apparat.

New-York, cette ville de l'égoïsme féroce, brutal, en a été elle-même surprise et étonnée.

C'est qu'en effet il est étrange cet affranchissement des sentiments que les plus humbles, les plus maltraités de la vie éprouvent pour l'être qui s'en va, surtout quand cet être est une femme, jeune, belle, aimante et laissant derrière elle des petits pour lesquels les sacs d'écus ne pourront jamais remplacer la tendresse maternelle.

Décidément les petites gens, comme on nous appelle nous—ceux qui vivent petitement—sont plus heureux que ces êtres blasés ayant perdu dans la société tout ce qui rend l'humanité heureuse.

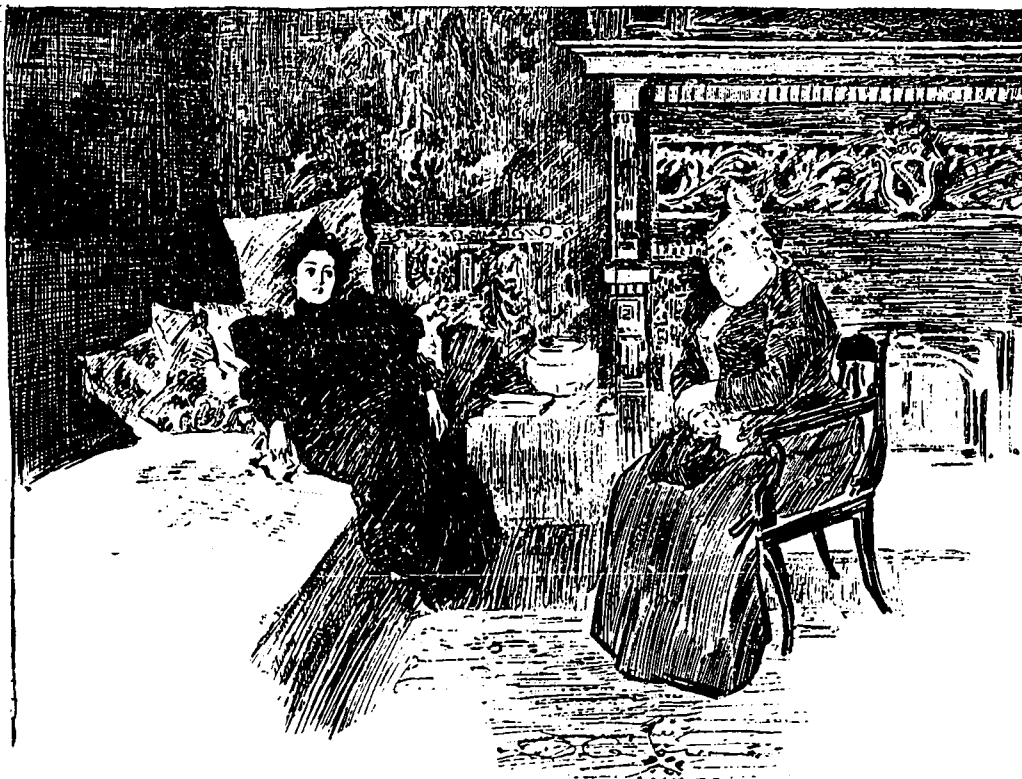
Que peuvent-ils en effet éprouver ces êtres à l'existence doré qui n'ont qu'à ouvrir leur livre de chèques pour obtenir tout, ou à peu près, ce qu'ils désirent, si leurs âmes sont assez endurcies pour ne plus même ressentir la douleur que le plus pauvre des plus pauvres éprouve en apprenant la perte d'un être qu'il a connu, qu'il a aimé, qui est de son sang ?

Si c'est là le bonheur que donne la richesse, grand merci ! j'aime mieux ma médiocrité qui me laisse mes illusions, mes sensations, je dirai même mes convoitises que cette puissance qui insensibilise les fibres les plus vibrantes du cœur.

Heureusement notre grand monde montréalais, notre société, comme on dit, n'en est pas encore là, en est loin même s'il faut tout au moins en juger par les apparences. L'accession à la fortune, la multiplication des plaisirs mondains n'a nullement, chez elle, affaibli les sentiments, les sensations du cœur.

Par contre si elle reste bonne, compatissante, humaine, notre société contrairement au grand monde américain est restée fermée à tout ce qui

ADMIRATION CRUELLE



La consolatrice. — La dernière fois que j'ai vu votre pauvre mari il m'a causé avec tant de sympathie que j'en ai été heureuse toute la journée.

Jeune veuve. — C'est bien lui, le pauvre ami ! Plus une femme était humble, commune, laide ou dépourvue d'esprit plus il cherchait à lui être agréable !

BON A VOIR



(AU THEATRE.)

La peine du talion.

ne touche pas, par un côté quelconque, à l'argent ou à ceux qui le font remuer ou simplement rouler.

Un artiste : écrivain, musicien, peintre, sculpteur ; un penseur, un voyageur, un soldat héroïque, tout homme enfin qui a une valeur personnelle, qui est quelqu'un, est reçu comme un égal par ces yankees manieurs d'argent ou fils de manieurs parvenus. Pour moi je trouve que toute la condescendance est du côté des hommes de valeur, mais je ne puis m'empêcher de constater que les autres font preuve de goût d'esprit en leur ouvrant leurs maisons.

A Montréal les portes restent fermées, en dehors d'une ou deux, — et des plus beaux palais soit dit en passant — devant l'aristocratie de l'intelligence.

Pourquoi ? je me garderai bien de discuter la question, je me contente de constater son existence et de la déplorer.

Je la déplore parce qu'elle tient dans l'ombre, qu'elle nuit au développement de nombreux talents dont la manifestation ferait honneur au pays.

Nos artistes, et ils sont nombreux, plus nombreux qu'on ne le croit, sont presque obligés de travailler comme des manœuvres pour vivre convenablement alors que si nos Crésus voulaient les encourager, s'occuper du mouvement artistique, protéger les arts comme le font tous les gens riches dans tous les pays du monde, nous aurions bientôt de véritables écoles nationales d'art, forme de la richesse qu'il ne faut pas dédaigner.

Un artiste, un véritable, c'est à dire très méprisant à l'égard du bourgeois, auquel je demandais de m'expliquer l'ostracisme dont ils étaient l'objet de la part de la "Société", me répondit :

"Il y a trop de rogomme dans notre haute-gomme."

Est-ce vrai ? que ceux qui savent répondent pour moi.

POMPONNETTE.

AUCUN DOUTE POSSIBLE

Mme Bouleau. — Crois-tu, Bouleau, que l'homme que tu as laissé à la maison pour la garder ne s'endormira pas.

M. Bouleau. — Tranquillise toi, Mme Bouleau, je lui ai prêté une des chemises que tu viens de me faire. Pas de danger qu'il s'endorme avec cela sur le dos.

FAUT-IL ESPÉRER ?

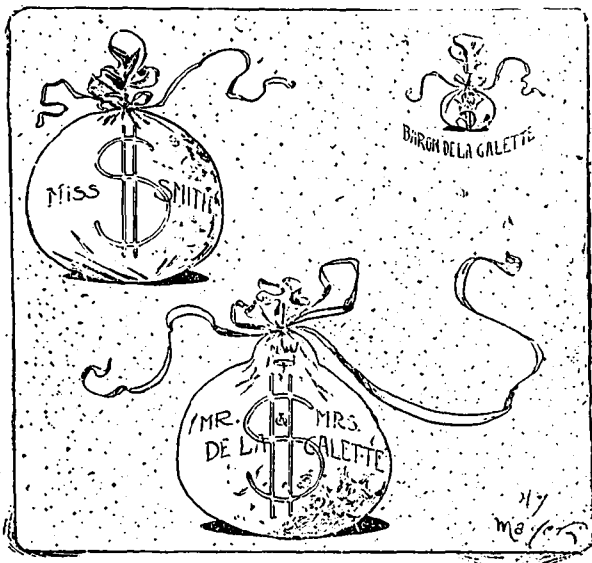
Charles. — Avez-vous lu cette horrible affaire, dans Ontario ?

Henri. — Non, qu'est-ce que c'est ?

Charles. — Une femme a tué son mari à coups de tisonnier parce qu'il parlait trop.

Henri. — Hip ! hip ! hip ! hourah ! Ça me convertit au suffrage des femmes et à leur élection au Parlement. Le jour où ça arrivera j'achèterai à cette femme une grosse de tisonniers et la ferai élire. Elle seule pourra sauver le pays de l'inondation de paroles inutiles qui menace de l'engloutir.

L'UNION FAIT LA FORCE



Dessin pour un faire-part de mariage fin-de-siècle.

SUR L'ALBUM DE GRAND'MÈRE

Fronts vermeils, corolles écloses
Ont même éclat, mêmes couleurs :
Les petits enfants sont des fleurs
Frères des lys et sœurs des roses.

Les petits enfants ont des yeux
Faits d'un rayon et d'un sourire,
Sans un recoin mystérieux
Où grand'mère ne puisse lire.

Souvent meineaux francs et pinsons
Se battent du bec et des ailes...
Les enfants ont mêmes chansons,
Parfois aussi même querelles...

Malgré ce bruit, malgré ces voix,
Grand'mère, les paupières closes,
Revoit ses rêves d'autrefois
Alors qu'elle était sœur des roses.

CHARLES PICARD.

UNE SOLUTION

Bob.—Que fais-tu pour venir en aide aux sans travail ?

Bob.—Je me suis commandé quatre complets pour le printemps ; c'est trois de plus que je n'en ai besoin, simplement pour donner de l'ouvrage aux ouvriers.

Bob.—Mais tu cries toi-même la pauvreté ; comment feras-tu pour payer tous tes vêtements ?

Bob.—Payer ! Mais ce n'est pas la question du jour. Il s'agit aujourd'hui de soulager les ouvriers, c'est ce que je fais. Une autre fois je m'occuperai de leurs patrons : chaque chose en son temps.

IL EST HEUREUX

Maman.—Bébé est tout joyeux aujourd'hui.

Papa.—Pourquoi ne le serait-il pas ? il m'a tenu éveillé toute la nuit.

SES HABITUDES

—Es-tu content de ton domestique de couleur ?
—Non, il a des habitudes qui ne me vont pas.
—Lesquelles ?

—L'autre soir, par exemple, je lui dis de me préparer ce qu'il faut pour aller au bal, et il se contenta de repasser mon rasoir.

PAS COMME PAPA

Père.—Ta mère se plaint de ton insolence. Pourquoi ne fais-tu pas ce qu'elle veut ?

Fils.—Parce que je ne suis pas marié avec elle.

UNE MONTRE RARE

Client.—Qu'est-ce que c'est que cette vieille montre ?

Horloger.—C'est une pièce aussi rare que curieuse. C'est la montre qu'Alexandre-le-Grand emporta quand on l'envoya à Sainte-Hélène.

Client.—Hein ! mais les montres n'existaient pas du temps d'Alexandre-le-Grand.

Horloger.—C'est à cause de cela qu'elle est rare.

Client.—Et de plus Alexandre n'a jamais été exilé à Sainte-Hélène.

Horloger.—Ce qui en augmente le prix... (et il la remet avec précaution dans son coffre-fort).

DESCENDRA-T-ELLE ?

Marchand.—Puis-je vous vendre une de ces plumes stylographiques ? Le prix en est descendu à une piastre.

Acheteur.—Vrai ? J'en achèterai une si vous m'assurez que l'encre descendra aussi rapidement que le prix.

THÉÂTRE ROYAL

Le spectacle donné cette semaine au Théâtre Royal, est certes l'un des plus beaux que la direction ait donné jusqu'ici.

Le "Tornado" est rempli de situations tantôt burlesques, tantôt dramatiques, le rire alterne avec les larmes.

De la part des acteurs l'interprétation est excellente. Mentionnons M. J. Gordon, qui interprète le rôle du héros d'une manière admirable, et il est très-bien secondé par Mlle Annie Price, qui fait une plaisante héroïne. Le rôle du vilain est très bien tenu par M. G. T. Meech. M. Jos. McDuff est un bon ventriloque, Mlle Gracie Beebe et M. W. J. Deming remplissent très-bien leurs rôles. Les décors sont remarquables.

La scène de l'incendie, ainsi que celle de la salle de dissection ont produit une vive impression sur le nombreux public qui se presse pour assister aux représentations.

La semaine prochaine : *The City Sports*.

UN DOUTE

Voyageur (au propriétaire de l'hôtel qu'il quitte).—Permettez-vous à vos domestiques d'accepter des pourboires ?

Hôtelier.—Pourquoi... ? (hésitant) non... (regardant son compte)... auriez-vous quelque argent de reste ?

QUEEN'S THEATRE

CHARLEY'S AUNT

Après un grand succès à Londres, New York et autres villes, Charley's Aunt sera représentée toute la semaine prochaine au Queen's.

Les principaux personnages figurent dans cette désopilante comédie, sont trois étudiants, dont deux, Jack Chesney et Charley Wykeham sont amoureux l'un d'une nièce, l'autre de la pupille d'un avocat avare. En vue d'inviter ces demoiselles à prendre le thé avec eux, les étudiants leurs envoient des invitations au nom de la tante de Charley qui doit arriver le jour même à Oxford. La tante n'arrive pas et le troisième étudiant, Lord Fancourt Babberly consent à la personnifier. La tante ayant la réputation d'être millionnaire, est courtisée par l'avocat et par Sir Francis Chesney, le père de Jack. L'affaire se complique par l'arrivée de la véritable tante, accompagnée d'une jeune fille, fiancée à Lord Fancourt. En essayant à personnifier le rôle de la tante Charley, que sur un simple avis, et étant embarrassé par la présence de la véritable tante et par les attentions des deux plus vieux admirateurs. Lord Fancourt ainsi que ses amis se trouvent dans une position des plus ridicules, jusqu'à ce que chacun reprenne son véritable rôle. Ne manquez pas d'y assister.

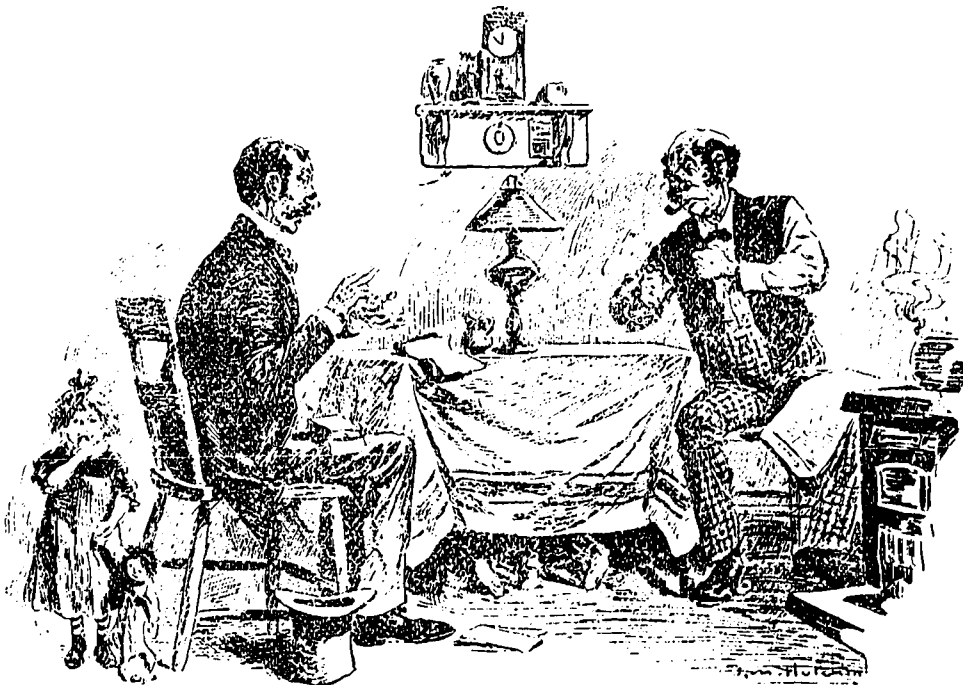
**

William Barrett, jouera au Queen's dans un brillant répertoire pendant la semaine commençant le 11 février.

UN DOCUMENT UTILE

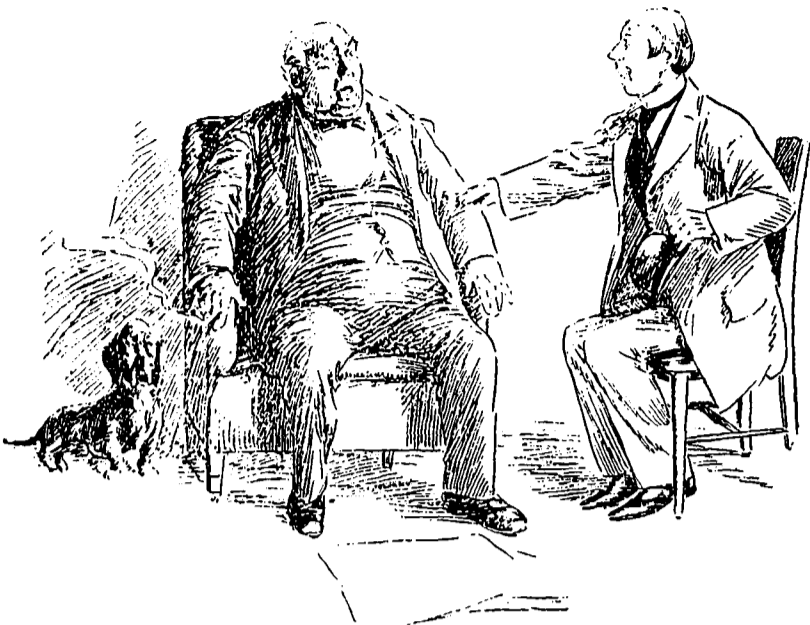
Nous accusons réception d'une copie de l'ALMANACH CANADIEN pour 1895, édition de Copp-Clark & Co., publié par H. H. Warner & Co., Limitée, de Londres, Angleterre, les seuls propriétaires de la célèbre médecine patentée Warner's Safe Cure. Cet Almanach est bondé de sujets utiles, intéressants, et fait honneur à l'entreprise de la maison qui l'a publié.

UN CAS FRÉQUENT



Agent.—Vous n'avez pas l'air d'avoir grande confiance dans les assurances, M. Dooley Dooley (très écrit).—Pourquoi que j'en aurais ? Regardez ce qui est arrivé à mon pauvre frère Mike ! Après avoir payé des centaines de piastres il est mort comme tout le monde. Et qu'est-ce que la compagnie a fait pour lui ? Elle a donné deux mille piastres à sa coquine de femme pour l'aider à trouver un autre mari !

IL PEUT ATTENDRE



—Sachez, monsieur, que ma fille n'aura rien de moi, avant ma mort.

—Parfaitement, très heureux de l'apprendre; j'ai de quoi vivre pendant deux ou trois ans. C'est plus que je puis avoir besoin jusque là.

LE BOSSU

Le château de Bresses se tient au milieu d'un parc de cent cinquante arpents. C'est une demeure seigneuriale.

Autour du château, d'un seul tenant, s'étendent douze fermes. Le tout appartient au comte et à la comtesse de Bresses, qui avaient pour unique héritière leur fille Jacqueline, en ce temps âgée de vingt ans.

A cette fortune territoriale, qui produisait bon an mal un cent mille écus de revenu, s'ajoutait une fortune mobilière au moins égale.

Le comte de Bresses était un gentilhomme campagnard, partant peu mondain. Son unique vice était la chasse, ce qui est de mode. Il avait adoré sa femme et lui conservait un culte tendre. Il était charitable, mais rude et fier.

Mme de Bresses, qui avait été une ravissante jeune femme, était devenue une vieille femme charmante.

Jacqueline fut élevée au château. Ses parents lui avaient servi de guides, aidés par une institutrice comme on n'en voit plus guère, instruite et simple, mais romanesque.

Jacqueline était jolie. Brune, gracieuse, avec de grands yeux noirs, un front droit, des cheveux un peu crépés, la taille bien prise, des épaules superbes, elle possédait une intelligence supérieure et une passion ardente pour le beau et le bien.

Chaque année, à l'automne, il y avait de grandes réunions de chasse à Bresses.

Personne n'y manquait. Jacqueline approchait de sa majorité; elle devrait bientôt se marier et chacun espérait être l'élu.

Il y a trois ans, dans la première quinzaine de septembre, entre les hôtes du château, suscep-

tibles d'être épousés, on distinguait particulièrement un jeune député, Henri de Vertun, noble et riche; un banquier Georges Dehay, un romancier, Charles Vineuil, que son dernier roman venait de sacrer célèbre entre tous.

M. et Mme de Bresses favorisaient ouvertement le député, mais le banquier était le plus beau garçon qu'on pût voir, et Charles Vineuil promettait à celle qui l'aimerait ce trône plus haut que tous les autres, la gloire.

Jacqueline était libre. Elle ne paraissait ressentir aucune émotion entre ses trois soupirants et elle leur distribuait des faveurs égales, mais très menues.

Le temps passait ainsi. C'était ce que lui reprochait tendrement Mme de Bresses, un matin qu'elles se promenaient dans les allées du jardin qui précédait le parc.

—Tu ne veux pas rester fille, je suppose, mon enfant?

—Mais non, mère chérie, vous verrez.

—Alors, tu as choisi?...

Jacqueline allait répondre, quand sa mère s'écria.

—Voici Pierre Germain.

—Bonjour, Pierre, dit-elle aussitôt à un homme qui les saluait respectueusement.

L'étrange personnage que ce Pierre!

De taille moyenne, plutôt petit. Le visage laid, mais ne le paraissant pas, tellement l'éclat de deux yeux bleus, si profonds; tellement un front puissant dévoilaient une âme extraordinaire. Sa voix était sonore et douce, séductrice.

Malheureusement il était bossu, horriblement bossu d'une énorme bosse qui, dans le dos, saillant et pointant, malgré des artifices de toilette, le rendait ridicule.

Qui était-il? Le fils d'un pauvre instituteur d'une commune voisine. Le comte de Bresses avait remarqué son extrême intelligence et s'était plu, le voyant infirme, à en faire un savant. Pierre était docteur en droit, en médecine, musicien, presque polyglotte.

Depuis un an, au grand mécontentement de son protecteur, il était revenu au pays, muet sur ses intentions d'avenir.

Que voulait-il être? On ne savait. Il parcourait la région en tous sens. Il faisait des conférences, fondait des cours, organisait des sociétés de toute espèce, se multipliait, devenait extrêmement populaire.

Quand il approcha de Jacqueline, il y eût entre eux un singulier regard.

—Vous nous apportez votre projet de comédie, lui dit Mme de Bresses?

—Oui, madame, répondit-il.

—Eh bien... mais cela regarde surtout ma fille. Je vais cueillir des roses pendant que vous causerez.

Elle s'éloigna à peine de quelques pas.

Les deux jeunes gens marchèrent lentement à côté l'un de l'autre.

—Pierre, qu'avez-vous? Que vous ai-je fait? Pas même un sourire ce matin?

—Mademoiselle Jacqueline, je vais partir, et je suis triste... mortellement.

Elle pâlit.

—Vous, partir! C'est là ce que vous m'avez promis!

—Je ne peux plus...

—Pourquoi ne voulez-vous pas demander ma main à mon père? Il est bon. Il cédera. Et puis, je le veux.

—Non, Jacqueline. Je vous admire. Mais vous êtes trop riche et je suis pauvre. Vous êtes noble, et je ne suis rien.

Et, lentement, la regardant... Si tristement infirme...

—Taisez-vous. Vous serez grand et riche quand vous voudrez. Je renoncerais à ma fortune et à mon nom en vous suivant.

C'est moi qui recevrai tout de vous.

—Non. Je ne puis accepter vos sacrifices.

Elle eut un geste de désolation, puis le laissant brusquement:

—Allez, Pierre, je vous aime plus que vous ne m'aimez. Allez, je serai la plus forte.

Il détourna la tête. Revenant à pas lents en son village, un triomphe luisait dans ses yeux. Ah! certes, il l'aimait la belle et sainte fille, et il la voulait, et il voulait aussi la richesse et la gloire. Et son plan réussissait.

D'abord la pitié dans l'âme de cette enfant. Après la pitié, l'éblouissement d'une intelligence et d'une science profondes, puis les séductions de la musique et des longues causeries. Enfin l'oubli et l'orgueil de sa difformité.

Les femmes, même tant innocentes, aiment ces devoirs et ces luttes. Nous sommes qu'elles voient nos corps, et nous nous trompons. C'est autre chose en nous, hors de nous, qu'elles chérissent et qui font d'elles d'étonnantes épouses.

Le soir vint. Absorbée, Jacqueline ne répondit à aucune prévenance. On se retira de bonne heure. La nuit, très douce, s'avavançait. Tout dormait. Les arbres du parc frissonnaient à peine. L'une des portes du château s'ouvrit doucement, une forme blanche se montra. Les chiens eurent un sursaut, un reniflement, puis se recouchèrent, calmés. Cette forme franchit rapidement la terrasse, descendit au parc, le traversa, ouvrit une grille, passa devant une ferme, arriva au village, s'arrêta devant une maisonnette à un seul étage et frappa doucement, plus fort ensuite. Une lumière parut.

—Qui est là? dit une voix d'homme.

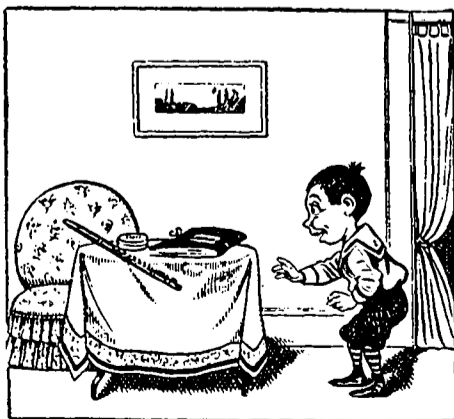
Pas de réponse. On ouvrit.

L'homme leva sa lumière et poussa un cri.

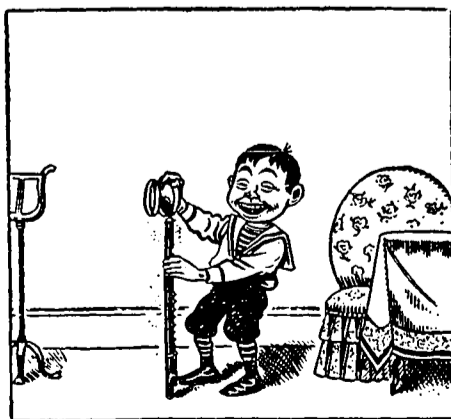
Jacqueline de Bresses, se trouvait chez Pierre Germain, le bossu.

—Me chasserez-vous maintenant, dit-elle, bé-

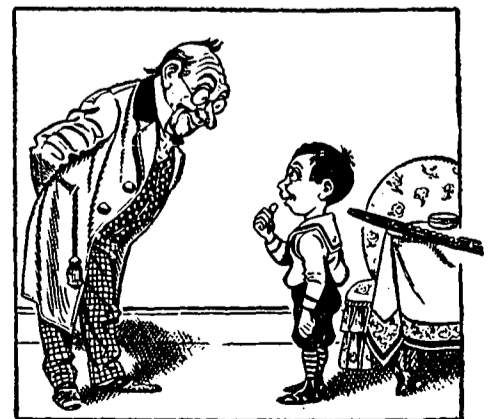
SI JEUNESSE SAVAIT!



Chouette, la flûte à pépère avec sa tabatière.



Il sera bien heureux, pépère, de trouver son tabac dans sa flûte.



Pépère joue-moi donc, votre grand morceau: "Après le bal"!

gayant, si tremblante qu'elle pouvait à peine rester debout ?

Tant d'amour, en un instant, le conquit. Il la prit par la main.

—Je vous en supplie, partez ! Retournez chez vous. Partez, Jacqueline ! C'est de la folie...

—Trop tard, murmura-t-elle. Mon père trouvera tout à l'heure une lettre de moi qui l'avertit. Il ne nous tuera pas, parce que ce serait le dés-honneur. Et il faudra bien que vous m'épousiez. Vous ne voudrez pas que je sois perdue.

Plus un mot ne s'échangea entre eux. Il alla chercher des couvertures, des oreillers, la conduisit à une pièce qui lui servait de salon et de cabinet, la fit s'étendre et la couvrit comme un enfant. Elle ne pensait plus à rien, dans sa fièvre, le regardant seulement avec des yeux heureux.

Pierre sortit de la maison, ferma la porte, prit les clefs, alla les jeter dans une mare voisine, revint, se posta les bras croisés, attendant.

Il faisait à peine jour, le galop d'un cheval retentit. C'était le comte, réveillé de bonne heure, prévenu par la lettre de sa fille.

Quand il vit Germain, il leva sa cravache, mais au moment de frapper, il reconnut une telle résolution de colère et de scandale dans les yeux du jeune homme qu'il s'arrêta.

—Ouvrez, dit-il.

Sans attendre, il força la porte.

Jacqueline délirait. Il l'enleva comme une proie. Elle avait une fièvre cérébrale. Elle resta six mois au lit.

Ce jour même, le comte de Bresses eut un long entretien avec Pierre, qui ne revint plus au château.

Le jeune homme recommença son ardente campagne de jadis. Des élections survinrent.

Il se présenta et fut élu député. A la Chambre, son éloquence fit sensation. Vous le connaissez, il sera ministre.

Quand Jacqueline fut guérie, le premier mot qu'elle prononça fut le nom de Pierre. Le comte lui-même dut le rappeler.

Pierre épousa Jacqueline ; il voulut que la plus grande partie de son immense fortune fût employée aux œuvres de bien.

Il avait voulu la richesse, la gloire et le bonheur. Il avait tout.

Jacqueline l'aimait parce qu'il savait l'aimer. Ils sont heureux.

Savoir aimer, c'est tout le secret du bonheur, même quand on est un pauvre petit bossu.

Louis M...

UN HÉRO

Mendiant. — Pouvez-vous obliger un vieux soldat, madame ?

Vieille dame. — Pauvre homme ! tenez voilà un trente sous. Avez-vous été blessé ?

Mendiant. — Non madame, mais j'ai été porté deux fois parmi les disparus.

Vieille dame. — C'est effreux ! Quand était-ce ?

Mendiant. — Juste avant ces deux grandes batailles, vous savez...

LE BICYCLE ET LA SANTÉ

Rouleau. — Penses-tu que le bicycle ce soit bon pour la santé ?

Bouleau. — Sans aucun doute, j'en ai éprouvé grand bien.

Rouleau. — Mais tu ne montes pas à bicycle.

Bouleau. — Qui a dit que j'y montais ?

Rouleau. — Tu as dit que le bicycle avait amélioré ta santé !

Bouleau. — Dame ; il vous force à faire tant d'exercice.

Rouleau. — Exercice... Comment ça ?

Bouleau. — Par les détours qu'on est obligé de faire pour s'en garer.

EN FER BARBELÉ

—Qu'est-ce que c'est que ce type qui mange à l'autre table, avec des cheveux qui tombent dans son assiette ? Ça doit être un pédicure ou un marchand de remèdes inconnus.

—Grand Dieu, non ! C'est le pianiste Bzzxczoznskeczitz. Il a su se faire un nom.

—Possible, mais il a du employer beaucoup de fer barbelé pour le fabriquer.

PRÉCAUTION DANGEREUSE

Agent. — Je voudrais vous vendre une alarme contre les voleurs. Il vous préviendra du moment où un voleur sera dans la maison.

M. Latremblette. — Regrette beaucoup jeune homme. Croyez-vous que j'ai l'air d'un homme désirant me rencontrer avec un brigand.

RÉPONSES D'UN PARASITE

Quatre Arabes étaient autour d'une *djefna* remplie de couscouss qu'ils mangeaient avec appétit ; survint un étranger qui, sans être invité, s'empressa de prendre place à côté de l'écuelle.

—Qui donc connais-tu parmi nous ? s'écrièrent les convives étonnés par la hardiesse de l'intrus.

—Je connais celui-ci, répondit le parasite en désignant le couscouss.

Une autre fois notre homme entra dans une famille et trouva tout le monde à table.

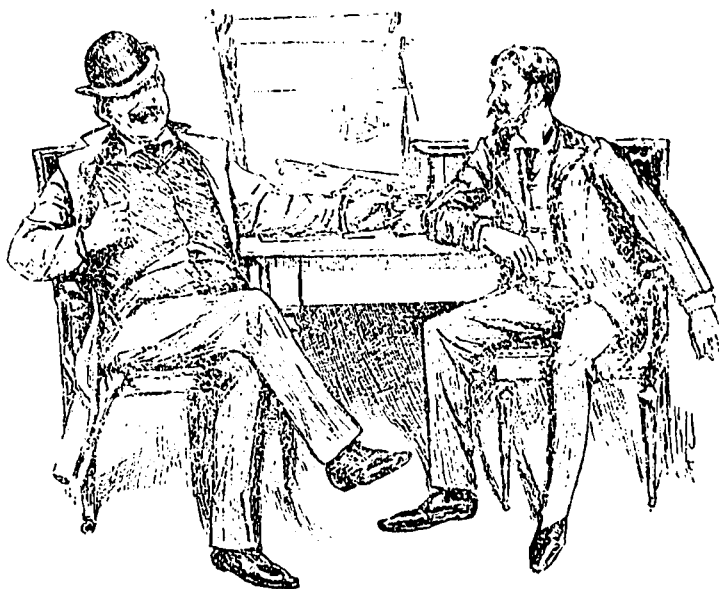
—Que mangez-vous ? dit-il à ceux qui prenaient leur repas.

—Du poison ! répondirent ceux-ci, vexés par l'apparition de l'individu.

—Dans ce cas, répliqua le pique-assiette, je ne veux pas vous survivre, et en disant cela, il plongea la main dans le plat.

DIABADOULL.

TROP TARD



—Il m'est arrivé, hier soir, la chose la plus amusante qu'on puisse imaginer. J'ai été dévalisé en pleine rue.

—Je ne vois là rien d'absolument réjouissant.

—Comment, vieux ? je sortais d'un bazar.

EN PLEINE LUMIÈRE

Il avait beaucoup de respect pour sa douce moitié, aussi rentra-t-il plein de dignité, accrochant son chapeau à la bonne place et montant à sa chambre avec une précision remarquable.

Il frota doucement une allumette ; alluma le gaz, se déshabilla en silence et posa ses habits en ordre afin d'éviter tout reproche le lendemain matin. En un mot il se conduisit avec une tranquillité et un sérieux qu'on rencontre rarement parmi les consciences surchargées d'alcool.

Quand il se réveilla il s'habilla et descendit déjeuner. Sa femme le reçut en souriant.

—Je t'ai regardé avec attention" lui dit-elle "et je crois que tu n'as jamais de ta vie fait preuve d'autant d'ordre et de dignité. J'ai particulièrement été frappée de la manière correcte et soignée avec laquelle tu as rangé tes vêtements."

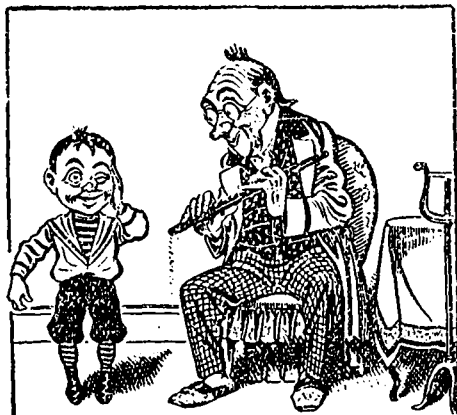
—Oui" répondit-il avec fierté "je puis me vanter d'avoir été correct pour un homme qui venait d'assister à un grand dîner."

—Certainement mon ami" continua sa femme ; "cependant il y a une chose que je n'ai pu comprendre. Pourquoi as-tu allumé le gaz en plein jour ?" Tableau et tête du mari !

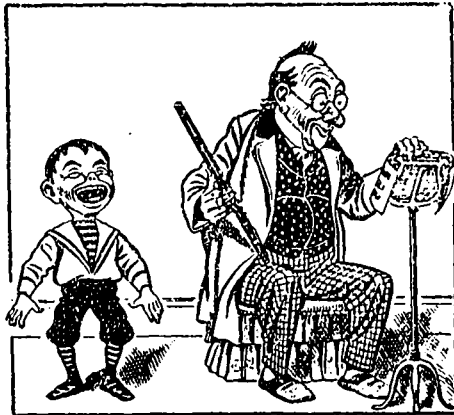
FIVE O'CLOCK TEA

Si tous les *five o'clock tea* sont ornés d'aussi jolis minois que celui que nous montre le ravissant calendrier de Messieurs Laporte, Martin & Cie., les épiciers en gros si connus, on ne doit pas s'y ennuyer. Le calendrier de cette maison est un des mieux exécutés que le SAMEDI ait encore reçus et digne de cette grande maison canadienne une des plus importantes et des plus respectées du commerce montréalais.

SI JEUNESSE SAVAIT! — Suite



Je suis content de voir que tu aimes la musique de ton grand papa.



Bon, on va rire.



— ! ! ! ! !

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



—“ Puis je l'ai quitté.”

LE NOM DE PLUME

MARGUERITE BEAUPRÉ, jeune mariée de Québec.

EVA RIBARD, jeune veuve de Montréal.

SCÈNE.—Une ville d'eau aux États-Unis.

EVA.—Voyons, où suis-je ? je ne suis venue qu'une fois ici et n'y suis restée que vingt-quatre heures. Ah ! très bien, voici le Pavillon des Bains ; le Théâtre est à droite et le Casino à gauche. Justement, j'aperçois Marguerite, assise dans un fauteuil, attendant... quoi ? Me reconnaîtra-t-elle ? Marguerite !... ah ! que je suis fâchée, t'ai-je fait peur ?

MARGUERITE.—Eva ! Quelle surprise. Comment m'as-tu dénichée ?

EVA.—Je vais te le dire. Sommes nous seules ? Oui. Causons.

MARGUERITE.—J'attends Robert.

EVA.—Ton mari ?

MARGUERITE.—C'est vrai, j'oubliais que vous ne vous connaissiez pas.

EVA.—Oh ! j'ai vu ton mariage dans les journaux ; mais c'est la première fois que j'ai l'occasion de te présenter mes félicitations. Tu disais, pourtant — à Québec — que tu croyais trop bien connaître les hommes pour jamais confier ton bonheur à la sollicitude de l'un d'eux.

MARGUERITE.—C'était à Québec.

EVA.—Et ton voyage à Ottawa t'a fait tourner... les idées ?

MARGUERITE.—Ses résultats semblent le prouver.

EVA.—Et j'espère qu'ils légitiment tes variations. Combien de temps es-tu mariée ? je l'ai oublié.

MARGUERITE.—Six mois.

EVA.—Et ton Robert justifie toujours, naturellement, ta volte-face ?

MARGUERITE.—Je... je le suppose.

EVA.—Hum ! seulement cela ?

MARGUERITE.—Attends un peu, ma chère Eva, et tu jugeras par toi-même.

EVA.—J'ai déjà porté mon jugement, c'est à dire j'ai déjà jugé les hommes en général ; un jugement qui s'applique à tous, tels que je les apprécie. Tu ris ; d'un sourire quelque peu triste, mais qui en dit long ; veux-tu que je te dise ce qu'il m'apprend ?

MARGUERITE.—Laisse-là tes devinettes. J'ai hâte de savoir comment tu m'as trouvée, car je sens que tu me savais ici et que tu es venue tout droit au Casino pour moi. Depuis quand es-tu arrivée ?

EVA.—D'hier. Je suis descendue au “Grand”, et j'ai entendu dire par des Québécois qui causaient que tu étais ici accompagnant tous les jours, au Casino, un vieux parent venant y lire ses journaux et faire une partie d'échecs. Je ne vois aucun vieux parent.

MARGUERITE.—C'est l'oncle Georges, il est avec nous à l'hôtel du Casino, et je l'accompagne en effet tous les matins. Robert vient me chercher un peu plus tard.

EVA.—Quand ton mari va-t-il venir ?

MARGUERITE.—Il... il est assez irrégulier. J'espère qu'il ne sera pas longtemps, car je voudrais te le présenter. Mais, tu sais, Eva, l'oncle Georges m'aime beaucoup et aime surtout ma société, et comme Robert croit que l'oncle n'a pas encore fait son testament...

EVA.—Je comprends parfaitement.

MARGUERITE.—Ne crois pas que Robert me néglige. Il préférerait se promener avec moi, j'en suis sûre ; mais je ne pouvais laisser l'oncle Georges seul, pas vrai ? Robert qui s'agace facilement ne peut rester avec lui ; alors, il sort avec des amis.

EVA.—Avant qu'il ne vienne je vais te dire ce qui m'amène. Tu connais la plupart des personnes qui sont à l'hôtel du Casino, je suppose ?

MARGUERITE.—Presque toutes.

EVA.—Je m'intéresse à l'une d'elles et désire me faire présenter. C'est la femme d'un monsieur que j'ai rencontré à Washington, — où j'ai passé quelque temps chez mon beau-frère, — au bal de Madame X... Il s'appelle Marcel Lebrun... mais qu'as-tu donc, Marguerite ?

MARGUERITE.—Rien ; continue ; qu'est-ce que ce M. Lebrun vient faire dans cette histoire ?

EVA.—Je me suis presque querellée hier avec lui ; seulement, c'est moi qui ai parlé tout le temps.

MARGUERITE.—A propos de quoi ?

EVA.—A propos de sa femme.

MARGUERITE.—Sa femme ! La connais-tu ?

EVA.—Madame Lebrun ? Non.

MARGUERITE.—Alors, que disais-tu à propos d'elle ?

EVA.—Qu'il faut qu'elle soit aveugle si elle a une confiance illimitée dans la fidélité d'un homme comme Marcel Lebrun.

MARGUERITE.—Eva !

EVA.—Quoi ? Tu connais Madame Lebrun. Ai-je raison ?

MARGUERITE.—Oui, je la connais.

EVA.—Alors, Marguerite, sois bonne pour elle. Murmure à son oreille le conseil — je pourrais dire l'expérience — d'une femme qui lui est sympathique, et dis lui de faire attention à son mari.

MARGUERITE.—L'expérience ?

EVA.—Ou bien présente moi et laisse moi lui ouvrir les yeux. Elle pourra en souffrir, mais cela vaudra mieux. Tu parais douter de moi. Ta foi dans la constance des maris est puisée dans ta lune de miel. Tu veux des preuves ?

MARGUERITE.—Des preuves ! certainement que j'en désire avant d'évoquer le monstre de la jalousie devant une femme.

EVA.—Malheureusement ces preuves ne laissent place à aucun doute. Je vais les résumer : Marcel Lebrun est un auteur. Son nom ne m'est pas trop familier, je lis peu. Il y a quelques semaines, comme je te l'ai dit, je l'ai rencontré au bal, à Washington. Il a dansé avec moi, a ri, causé et m'a quittée passablement impressionné. Telle, du moins, a été mon opinion.

MARGUERITE.—Continue.

EVA.—Le lendemain, nous nous sommes rencontrés, par hasard, dans un parc. Nous nous sommes assis, avons causé, échangé nos confidences et il m'a quittée de plus en plus impressionné.

MARGUERITE.—Continue.

EVA.—Je suis restée une semaine à Washington ; il y est resté une semaine en dépit d'un nombre considérable de lettres qu'il recevait, le rappelant ou l'appelant ici. Nous nous sommes promenés à pied, à cheval, en voiture ; nous avons été au concert, au théâtre ensemble.

MARGUERITE.—Continue.

EVA.—Hier, tu entends bien, hier, et pas avant, j'ai appris qu'il y avait ici une Madame Lebrun.

MARGUERITE.—Qu'as-tu fait ?

EVA.—J'ai interviewé, comme on dit, Monsieur Marcel Lebrun, que j'ai rencontré ce matin même, et lui ai servi une tartine de ma façon. Une

grande, forte et épaisse tartine, tu peux m'en croire, ma chérie. Il l'a trouvé indigeste, mais il a dû l'avaler quand même.

MARGUERITE.—Tu as fait cela ?

EVA.—Comment, si je l'ai fait, en doutes-tu ?

MARGUERITE.—Non. Et M. Lebrun, qu'a-t-il dit ? il s'est justifié, naturellement ?

EVA.—C'est justement ce qu'il n'a pas fait ; je ne lui en ai, du reste, pas laissé le temps ni l'opportunité. Je l'avais démasqué et je le lui ai dit — sans mettre de gants — puis je l'ai quitté. Mais si tu connais les hommes, comme tu t'en vantais, tu dois savoir qu'il a tellement confiance dans son magnétisme qu'il doit m'avoir suivi et que je vais le trouver sur ma route en rentrant à l'hôtel. Comprends-tu, maintenant, pourquoi je désire parler à Madame Lebrun ? Il faut que je lui parle.

MARGUERITE.—C'est inutile, Eva.

EVA.—Comment, inutile ? C'est toi, Marguerite, qui pense et parle comme cela ! Oh !

MARGUERITE.—Je veux dire que... que tu lui as déjà parlé.

EVA.—Quand ? Où ?

MARGUERITE.—Ici !... à l'instant... oh, Eva !

EVA.—Tu pleures, Marguerite. Qu'il y a-t-il ? Que t'ai-je fait pour te chagriner ? Parle, ma chère Marguerite.

MARGUERITE.—Tu... tu as parlé à la femme de Marcel Lebrun.

EVA.—Toi ?

MARGUERITE.—Marcel Lebrun est le nom de plume de mon mari.

LEFURET.

CE QU'ELLE ÉTAIT

Bang ! Bang ! Bang ! et l'ambulance filait à toute vitesse. Quelques minutes après une très jeune servante reposait, inanimée, presque morte, sur un lit de l'hôpital.

Le médecin conclut à un empoisonnement et la traita énergiquement.

Le lendemain elle reprit connaissance, on l'interrogea.

— Pourquoi avez-vous voulu vous empoisonner, vous suicider ?

— Seigneur ! quoi que vous dites là ? me périr, c'est affreux ! jamais je n'ai eu de si vilaines pensées.

— Alors pourquoi avez-vous pris du poison ?

— Du poison ? mais je n'en ai pas pris, je vas vous dire : j'étais pas bien, je sentais que j'avais besoin d'une médecine, alors je trouvai une bouteille de quelque chose sur la table de madame ; je savais que ça venait de chez le pharmacien. Il y avait sur la bouteille. " Pour un enfant dix gouttes ; pour un adulte une cuillerée à thé ; pour un émétique une cuiller à bouche. Je savais que j'étais plus un enfant ; je ne pouvais pas être un adulte sans ça on me l'aurait dit, alors je me suis dit que je devais être un émétique, j'ai pris une grande cuiller.

On craint pour la vie du médecin.

JUSTE SUSPICION



Isaacstein, jr.—Salmonstein feut brentre ces marjantisses à notre brix.

Isaacstein, sr.—A-d-il marjanté ?

Isaacstein, jr.—Non, il a accepté notre brix te suicide.

Isaacstein, sr.—Meurder ! Ced homme fa engore vaillir.

TOUJOURS... PROVISOIRE



Elle.—M'aimez-vous réellement Raoul, ou voulez-vous vous rire de moi ?

Lui.—Je vous aime de toute mon âme.

Elle.—Oh ! avec cette collerette ! vous me rappelez les clowns du dernier cirque. Vous n'êtes pas sérieux. Mieux vaut nous séparer.

Lui (avec désespoir).—Pour toujours.

Elle.—Pour toujours... jusqu'à ce que l'âge fasse disparaître votre collerette.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA CRÉATION

I

L'homme fut créé. Fatigué de donner des noms aux animaux il s'endormit.

II

C'est alors que la femme arriva. Pour son début elle fouilla l'homme et lui prit une côte.

III

La femme est alors à l'apogée de sa prospérité terrestre. Elle est mariée et elle habite le Paradis.

Ce qui est arrivé devait donc fatalement arriver.

Quittant Adam, Eve se mit à causer avec la seule créature du jardin possédant le don de la parole — c'est à-dire, le Serpent, l'animal le plus laid, le plus dégoûtant, le plus venimeux de toute la création.

La situation s'aggravait du fait que le serpent était le génie du mal.

IV

Le serpent trompa Eve, qui possédant le bonheur complet, l'échangea — ce qui peint bien son caractère — contre quelque chose de nouveau.

V

Eve rejoignit Adam et l'ayant conseillé de se conduire en imbécile — ce qu'elle avait déjà fait — elle se cacha. Ainsi le premier homme fit le premier mensonge à l'instigation de la première femme.

VI

Adam et Eve furent sommairement expulsés du Paradis.

Ainsi, le premier jour la première femme succomba à la première tentation et ruina le premier homme.

VII

Multipliant ce petit épisode un nombre incalculable de fois, on aura l'histoire complète de l'humanité, du premier jour au jour du jugement dernier.

NOTES

C'est le premier jour de nombreuses occupations que la première femme inventa la première mode.

**

Il est bon de faire remarquer que le premier costume de la femme était composé de feuilles. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, la mode ajouta continuellement à ce vêtement sommaire et composa le costume compliqué qu'une femme moderne doit porter.

Il était cependant réservé à notre fin de siècle de remonter le chemin parcouru et d'enlever au costume de la femme tout ce qu'on a ajouté à celui de maman Eve.

Et on enlève vite avec toutes les suppressions que nécessitent paraît-il le décolletage des bals, les costumes de gymnase, de vélo. On estime qu'avec un tel élan on reviendra au costume " Sortie de Paradis " vers 1897, ou peut-être un peu plus tôt.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

XII — FOU TCHÉOU

(Suite)

Enfin, les rives déjà peu élevées s'abaissaient encore, s'éloignèrent, se confondirent avec la lande de sable qui borde la mer, et les noires silhouettes des vaisseaux de l'escadre apparurent dans les lointains qui s'éclaircissaient.

On était sauvé pour de bon. Sylvestre respira et eut un gros rire :

— Ça y est, maintenant.

Assis sous la cabane à toit arrondi du sampan, Gilbert et Philippe étaient demeurés très silencieux, pris l'un et l'autre par la même pensée.

Quel pouvait être cet inconnu, qui avait tenu leur vie entre ses mains ?

— Drôle d'homme ! prononça Philippe, au moment où le sampan quittait l'arroyo.

— Il vous préoccupe encore ?

— Prodigieusement. Quelle impression a-t-il faite sur vous ?

— Mauvaise, déclara nettement Gilbert.

— Il s'est cependant conduit en parfait galant homme.

— Aussi me suis-je reproché de n'éprouver pour lui que de l'antipathie ? Notre vie était à sa merci...

— Par mon imprudence.

— Cela vous corrigera, peut-être, dit Gilbert en souriant...

— Oh ! certainement... dit Philippe en riant.

Et aussitôt il ajoutait à mi-voix :

— Jusqu'à la prochaine occasion. Bref c'est une adorable aventure à raconter ; et comme nous ne reverrons sans doute jamais notre mystérieux aventurier, vous avez vraiment tort de garder de lui une fâcheuse impression.

— Je crois, au contraire, que nous le reverrons.

— Et pourquoi ?

— N'y a-t-il pas des choses que l'on pressent sans le moindre motif ?

— Eh bien, s'il vient jamais à Paris, je me ferai un joli succès en le présentant à mon Cerele.

— Je vous le laisserai de grand cœur, car je ne tiens nullement à le revoir.

— Vous êtes un original, je n'insiste pas, dit Philippe.

Et il alluma un cigare, aussi tranquille que s'il revenait d'une petite promenade dans la baie de Saint-Malo.

Le jour se levait rapidement ; les postes et l'escadre s'éveillaient.

Ceux qui virent passer le sampan des deux amis supposèrent simplement qu'ils étaient sortis de très bonne heure. Personne ne put soupçonner le danger auquel ils venaient d'échapper.

— Et, si vous m'en croyez, dit Gilbert à Philippe, nous garderons le silence sur cette aventure ; elle ne nous ferait aucun bien auprès de l'amiral.

Dans la journée, Philippe regagnait le *Bayard*. Et, peu de temps après, il recevait l'ordre de rejoindre son torpilleur dans la baie de Kelung, où il avait été laissé sous le commandement d'un enseigne.

Gilbert eut, aussi, bientôt terminé sa mission à terre, et le contre-amiral le chargea de diverses expéditions dans les environs.

Pendant près d'une année, les deux amis se trouvèrent presque toujours séparés, ne se rencontrant que par hasard.

La guerre suivait son cours sur la terre ferme, moins heureuse parfois que sur mer, malgré l'héroïsme de nos soldats ; mais c'était une étrange guerre qui se faisait à l'autre bout de l'Asie et que nos hommes politiques avaient la prétention de diriger de Paris.

Ils la dirigeaient fort mal, gênaient sans cesse les généraux par des instructions absurdes, souvent contradictoires, et surtout ils se laissaient bernier par les ambassadeurs chinois qui sont d'admirables négociateurs dans l'art de gagner du temps.

Cette conquête, en somme fort acceptable, qui aurait pu s'accomplir facilement, coûtait les plus grands sacrifices, en argent et en hommes. Un des plus cruels fut celui résulta d'une paix mal conclue avec la Chine.

La place de Lang-Son devait nous être cédée par le Céleste Empire ; mais lorsqu'une petite colonne d'environ quatre cents hommes fut chargée d'aller l'occuper, sous le commandement du lieutenant-colonel Dugenne, elle fut reçue, près de Bac-Lé, par une armée chinoise forte de huit mille hommes.

Dans cet affreux gâchis, deux officiers furent tués, cinq blessés, vingt-quatre soldats tués et soixante-trois blessés, sans compter les "coolies," — les porteurs annamites, — dont une centaine environ succomba : drame épouvantable, mais bien glorieux pour nos soldats ; car malgré la pluie de balles chinoises qui ne cessa pas un instant, même la nuit, on ne laissa ni un fusil, ni une cartouche, ni un blessé sur le champ de bataille.

Une telle trahison appelait une vengeance éclatante.

L'amiral Courbet accomplit alors le célèbre bombardement de Fou-Tchéou, une des pages les plus éclatantes de la marine française.

La ville de Fou-Tchéou, une des plus considérables de l'Empire du Milieu, possédait un important arsenal construit jadis par deux officiers de la marine française, MM. d'Aiguebelle et Ciquel.

Cet arsenal était situé à une quinzaine de kilomètres en avant de la ville, sur la rivière Min, dans laquelle l'amiral Courbet s'était audacieusement enfermé.

La rivière Min, large en certains endroits comme un bras de mer, puis soudain rétrécie et encaissée par de hautes montagnes, devait être dans la pensée des mandarins chinois, le tombeau de la flotte française.

Elle avait, en effet, en face d'elle, l'arsenal très bien défendu, et la flotte chinoise, nombreuse et bien armée ; et, pour regagner la haute mer, elle serait obligée de franchir les goulets de Ming un et de Kimpai, hérissés de formidables fortifications, bordés de torpilles électriques et où le fleuve, large seulement de trois ou quatre cents mètres, force les navires à passer à portée de pistolet, sous le feu même des batteries chinoises.

Les Chinois avaient assemblé là une douzaine de navires de guerre réunissant cent quarante-cinq pièces de fort calibre pouvant lancer les projectiles de cent à cent cinquante kilogrammes, plus une dizaine de torpilleurs et de brulots.

Un camp retranché, placé sur une hauteur, défendait l'arsenal ; et toute la rade était dominée par d'imposantes batteries garnies de canons Krupp et de canons Armstrong.

On l'a déjà dit, et l'expression est parfaitement exacte : l'amiral était pris comme dans une souricière.

Et, pour attaquer la flotte ennemie, l'arsenal, le camp retranché et les batteries, il n'avait que neuf bâtiments en bois, dont un seul cuirassé et quelques torpilleurs.

Sur ces navires se trouvaient seulement soixante-quinze canons, tous à découvert, sauf les grosses pièces de la *Triomphante*, et presque tous d'un calibre inférieur à ceux des Chinois.

Et encore, pendant l'action, fallut-il se priver du *Château-Renaud* et de la *Saône* qui allèrent surveiller la passe de Kimpai, où les Chinois voulaient couler une quarantaine de jonques, chargées de pierres, et mouiller des torpilles, ce qui aurait rendu impossible le retour en pleine mer.

Il ne restait donc que la *Triomphante*, le *Duguay-Trouin*, le *d'Estaing*, le *Villars*, le *Volta*, petit éclairer sur lequel l'amiral avait mis son pavillon pour pouvoir s'avancer plus près de l'arsenal — la *Triomphante*, sur laquelle était habituellement son pavillon, calant deux mètres de trop pour remonter la rivière au même point que le *Volta* — enfin les canonnières *l'Aspic*, la *Vipère*, le *Lyre* et les torpilleurs.

Le 22 août, l'amiral reçut, par dépêche, l'autorisation d'ouvrir les hostilités.

Le Conseil de guerre fut réuni immédiatement à bord du *Volta* ; et l'amiral commença par ces mots :

— Notre premier devoir est de couler la flotte chinoise ; ce ne sera pas long, je l'espère.

Puis toutes les instructions furent données. L'attaque aurait lieu le lendemain.

L'opération ne pouvait se faire qu'au moment de la marée, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi.

Le 23, le temps était admirable ; la flotte chinoise, par ses couleurs éclatantes sous le beau soleil, formait un amusant contraste avec son ennemi, moins bariolée, mais reluisante et toutes les deux se couronnaient de la fumée des machines, tandis que les matelots, pleins d'entrain des deux côtés, faisaient le branle-bas de combat.

Certainement, ce jour-là, Chan-Pel-Loug — ils ont tous des noms abominables ! — qui était le chef de la défense, croyait qu'il allait nous vaincre, et il avait communiqué sa confiance à ses soldats et à ses marins. On put voir, dans la matinée, les canots torpille chinois s'avancer comme pour faire sauter nos navires ; il est vrai qu'un canon braqué sur eux suffisait pour les chasser.

Cinq minutes avant deux heures, comme le reflux se faisait sentir, l'ordre du combat fut donné, la canonnade éclata et toute la rade se couvrit aussitôt de fumée. Les navires français se rapprochaient tranquillement des forts de l'escadre qui ripostaient avec fureur.

Ce n'était plus comme à Thuan-An, où le premier jour, les canons ennemis n'avaient pu atteindre les navires.

Déjà plusieurs officiers français étaient tués ou blessés. Le feu de l'ennemi se concentrait sur le *Volta*, le vaisseau de l'amiral Courbet qui s'était avancé à moins de deux cents mètres de la côte et qui était criblé de projectiles.

L'amiral, debout sur la passerelle, servait de cible aux ennemis ; il semblait ne pas s'en apercevoir et donnait ses ordres avec la même assurance, avec la même fermeté que s'il avait manœuvré dans la rade de Brest.

Déjà, son aide de camp était tombé, frappé à la hanche par un éclat d'obus.

Le pilote qui dirigeait le navire, tombait aussi, la poitrine emportée ; et il répétait, en mourant :

— Toujours tout droit.

En ce moment, dans une éclaircie de fumée, on put voir les torpilleurs, ces moucheron, comme disait le vieux Karadec, qui, sous une grêle de balles et d'obus, filaient droit vers les vaisseaux qui leur avaient été désignés.

Ce jour-là, Gilbert Morel commandait son torpilleur sans remords : le dernier courrier de France lui avait apporté son titre de lieutenant de vaisseau.

La veille, avant de prendre un peu de repos, il avait soigneusement inspecté son navire et ses hommes : il connaissait bien le vaisseau chinois qu'il était chargé de couler : il avait confiance.

Dès les premières lueurs du jour, il était debout et écrivait ces quelques lignes :

« Ma mère, c'est pour aujourd'hui ; je t'embrasse une dernière fois. Si je succombe, pardonne-moi... Mais j'espère bien ne pas succomber. »

Puis, il avait envoyé son journal au commissaire du bord de la *Triumphante* avec prière de le transmettre en France en cas de malheur.

Ce commissaire avait, d'ailleurs, reçu de nombreuses missions de ce genre, entre autres celle de M. Ltour, commandant le torpilleur 45, qui lui avait dit :

— Envoyez ma paye en France ; elle a trop de chances de tomber à l'eau avec moi

Le torpilleur de Gilbert arriva le premier sur l'ennemi ; il avait à démolir le *Fey Yung*, armé de cinq canons de 14 centimètres, qui vomissait sur lui une grêle de projectiles.

Au moment où il abordait, les Chinois, ne pouvant plus se servir contre lui de leurs canons, l'accablaient de grandes lances à la main, s'imaginant sans doute qu'ils allaient défoncer le toit du torpilleur.

Mais déjà la torpille, placée au bout d'une hampe, était posée sous le flanc du vaisseau ennemi et éclatait.

— Machine en arrière ! commanda Gillert.

Comme dans la rade de Cherbourg, la manœuvre réussit admirablement ; le torpilleur se retirait avec la même rapidité qu'il avait mise à venir.

Le succès était complet

Et le *Fey-Yung*, commençait à s'enfoncer.

C'était la première fois qu'on voyait les torpilleurs jouer leur rôle dans une vraie bataille. Des cris d'enthousiasme éclatèrent de tous côtés principalement sur un vaisseau anglais qui consistait au combat.

— Hurrah ! Hurrah pour les torpilleurs ! criaient les officiers et les matelots anglais.

Mais, comme Gilbert jetait un coup d'œil autour de son navire, il éprouva soudain une violente angoisse.

Philippe de Montmoran avait eu, pour sa part, le *Tsi Nyan*, armé de six canons de 14 centimètres

Il s'était précipité sur lui avec un entrain extraordinaire et lui avait placé sa petite torpille le plus admirablement du monde, et la torpille avait éclaté aussitôt, et le *Tsi Nyan* coulait.

Seulement, malgré le commandement de "Machine en arrière", son torpilleur ne bougeait pas, Philippe "y était allé" avec trop d'entrain ; sa fourche était prise ; s'il ne parvenait pas à se dégager, il était perdu ; la *Tsi Nyan* s'enfonçait, mais l'entraînerait avec lui.

L'équipage chinois, affolé, accablait le torpilleur de tout ce qu'il avait sous la main. Philippe reçut une balle dans la joue ; autour de lui des matelots blessés se paignaient.

— Taisez-vous, morbleu !

Et, sans perdre son calme, il commanda encore :

— Machine en arrière !

Mais, au même instant, un obus chinois, lancé, pénétrait avec fracas dans la machine du torpilleur... Philippe pâlit un peu ; cette fois, il se sentait bien perdu...

Il ne pouvait plus manœuvrer.

Déjà l'amiral se préparait à lancer un canot de réserve au secours du torpilleur, tout au moins pour essayer de sauver les hommes, quand Gilbert, qui se trouvait plus près du lieu du combat, changea brusquement de route et se dirigea vers son ami.

Il n'avait guère que deux minutes devant lui.

Méprisant les balles des ennemis, il passa avec Sylvestre sur le toit de son torpilleur ; et ils purent lancer une chaîne sur le torpilleur de Philippe.

En un clin d'œil, la chaîne était amarrée à l'arrière, et Gilbert repartait, dégageant enfin son ami.

Il était temps, les torpilleurs n'étaient pas à vingt mètres que le vaisseau chinois s'enfonçait, aux cris d'épouvante et de malédiction de son équipage.

Philippe, ne songeant même pas à sa blessure, était monté sur le pont et remerciait Gilbert avec effusion, et Gilbert lui répliquait en souriant :

— Mais c'est tout simple, mon ami. N'auriez-vous donc pas agi de même à ma place.

A moitié chemin du *Volta*, vers lequel ils se retiraient, ils croisèrent une petite embarcation à vapeur portant pavillon anglais, sur laquelle se tenait seulement le barreur assez bizarre, n'ayant pas le costume des marins, et fumant tranquillement son cigare.

— Regarde donc cet original, dit Philippe.

— Il est aux premières places, mais il pourrait bien y rester.

Gilbert le héla.

— Hé Monsieur, savez-vous que les boulets de batteries Krupp arrivent fort bien jusqu'ici ?

A même instant l'homme se leva, ôta son chapeau qui, tout à l'heure, lui couvrait le visage, et il cria, en faisant un gracieux geste :

Les compliments, Messieurs ! je vois que les officiers de la marine française n'ont pas dégénéré.

Philippe lui rendit joyeusement son salut.

— Enchanté, vraiment, de vous retrouver. Et quand vous viendrez à Paris.

— Bientôt, peut-être...

Gilbert salua plus froidement, il n'avait encore pu se défendre d'un mouvement d'antipathie ; car cet original, qui, pour satisfaire sa curiosité, risquait si tranquillement son existence, n'était autre que l'inconnu de Thuan-An, le bizarre aventurier qui les avait tenus à sa merci.

Ils le perdirent bientôt au milieu de la fumée et arrivèrent dans les eaux du *Volta*, d'où, en attendant de nouveaux ordres, ils assistèrent au reste de la bataille.

La flotte chinoise, ou du moins ce qui restait de la flotte chinoise, était en feu. Les malheureux navires, qui n'avaient pas encore coulé, étaient forcés de s'échouer ; les canots torpilles, si menaçants le matin, allaient se réfugier dans le haut de la rivière ou dans un petit arroyo voisin de la douane où M. de Lapeyrère les poursuivait.

A trois heures et demie, la flotte ennemie n'existait plus ; quelques-uns de nos navires avaient de nombreuses avaries, mais pas assez graves pour tant pour les empêcher de prendre part au bombardement de l'arsenal.

A quatre heures, la poudrière sautait.

A six heures, les batteries Krupp étaient éteintes.

La nuit suivante se passa en angoisses continuelles, Chan-Pel-Long n'avait pas encore renoncé à nous battre ; il espérait, à la faveur de la nuit, lancer des brûlots qui incendieraient notre flotte.

Il fallut prendre des positions d'où, grâce à la lumière électrique, on surveillait tout le fleuve ; mais les bandits obligèrent la flotte à changer plusieurs fois de mouillage, et un de leurs navires, incendié par nos obus, le *Tcheng Hong*, abandonné à la dérive, nous causa les plus grands ennuis. Enfin, le jour se montra, sans qu'on eût à signaler de fâcheux incidents.

Dans cette seconde journée, on détruisit entièrement l'arsenal, et des compagnies de débarquement allèrent enlever les dernières batteries, que les obus des navires ne pouvaient atteindre.

Le premier établissement maritime des Chinois n'existait plus.

Le 25 et le 26, l'amiral Courbet, quittant Fou-Tchéou, détruisit les forts qui défendaient la passe Mingan.

Les jours suivants il força la passe Kimpai, après d'admirables combats d'artillerie et de nombreuses descentes à terre.

Et le 31 août, il lançait cette proclamation :

" États-majors et équipages.

" Vous venez d'accomplir un fait d'armes dont la marine a le droit d'être fière.

Bâtiments de guerre chinois, jonques de guerre, canots, porte-torpilles, brûlots, tout ce qui semblait vous menacer au mouillage de la Pagode, a disparu ; vous avez bombardé l'arsenal : vous avez détruit toutes les batteries de la rivière Min.

" Votre bravoure et votre énergie n'ont rencontré nulle part d'obstacles insurmontables. La France entière admire vos exploits. Sa reconnaissance et sa confiance vous sont acquises.

" Comptez avec elle sur de nouveaux succès.

" Le vice-amiral commandant en chef,

" COURBET."

Les morts de Bao-Lé étaient bien vengés !

XIII — LA FIN D'UN HÉROS

La blessure de Philippe de Montmoran ne présentait aucune gravité ; et elle n'eût guère d'autre inconvénient que de lui ser une assez vilaine balafre sur la joue gauche de l'officier.

Il était vexé et ne le cachait pas ; mais toute mauvaise humeur disparaît quand le courrier de France lui apporta le grade de capitaine de frégate. Ses nombreuses reconnaissances sur les côtes et dans les arroyos, sa blessure reçue si glorieusement, valaient bien cela.

Le même courrier apportait pour Gilbert la croix de la Légion d'honneur : on récompensait la merveilleuse habileté avec laquelle il avait coulé son cuirassé chinois.

" Ah ! comme il fut bien accueilli ce courrier de France, qui contenait aussi de longues lettres des êtres aimés, ces lettres qui pouvaient se résumer en quelques phrases :

" Nous vous aimons... Nous pensons sans cesse à vous... Nous trublons..."

Mme de Montmoran et Madeleine disaient :

" Tandis que ton père nous lisait le récit de l'attaque des torpilleurs, nous ne respirions plus, nous avions peur comme de toutes petites filles... Oh ! ce vilain Chinois qui t'a visé si méchamment !"

Viviane était plus brave :

" Frère adoré, que j'étais fière en lisant tout cela ! Je te voyais, fonçant avec ta petite embarcation sur ce gros cuirassé... Et je suis certaine que tu souriais... Madeleine et maman pleuraient ; mon cœur allait vite, vite... Papa ne tenait pas en place, et il riait, et il se moquait de maman :

Il lui criait :

— Est-ce que notre fils va se laisser tuer par des Chinois ?

Tu penses bien qu'il ne disait cela que pour rassurer maman, car il sait mieux que personne à quels dangers tu es exposé...

Mais figure-toi qu'hier matin je suis entrée dans son cabinet pour lui remettre nos lettres ; il lisait les dépêches officielles... Et j'ai vu de grosses larmes qui perlaient au coin de ses yeux...

— Qu'avez-vous donc, père ?

— Eh ! ma Viviane, je puis être plus franc devant toi, parce que tu as un cœur de marin. Mais, sans ce Gilbert Morel, nous n'avions plus de Philippe !...

Alors, je suis tombée dans les bras de mon père, et nous avons oublié notre bravoure, et nous nous sommes mis à sangloter. C'est un bon ami que ce Gilbert Morel, et tu dois bien l'aimer !"

— Hum ! fit le frère de Viviane en lisant cette dernière phrase, je m'imagine qu'à notre retour en France je ne serais pas seul à l'aimer, ce M. Gilbert.

Gilbert avait été profondément touché de recevoir ces quelques mots du père de Philippe :

" Mon cher lieutenant,

" Nous vous devons la vie de notre fils ; je vous remercie au nom de ma femme et de tous les miens, et je vous envoie bien affectueusement l'accouade que se doivent tous les membres de la Légion d'honneur.

" LOUIS DE MONTMORAN."

— Au nom de ma femme et de tous les miens, murmura Gilbert.

Et le beau visage de Viviane se présentait à son esprit.

Cette simple lettre l'avait aussi vivement impressionné que les longues pages où sa mère lui dépeignait ses angoisses.

« C'est ton père qui m'a lu cette attaque de Fou-Tchéou : il était follement orgueilleux... Moi, je m'étais caché le visage dans les mains comme si tu avais été devant moi et que je pusse voir ces horreurs... Ah ! maudite la guerre qui pourrait me prendre mon enfant !

En lisant ce passage, il avait doucement pleuré ; et il avait tranquillement répondu que les journaux exagéraient les choses.

« Ce n'est pas une guerre, affirmait-il ; c'est une promenade militaire... »

Tous les mensonges ne sont-ils pas excusables pour rassurer une mère ? Sylvestre avait aussi reçu des nouvelles de France, mais des nouvelles qui le troublaient et il s'en ouvrit à son capitaine.

D'abord, le père faisait ses excuses aux torpilleurs, vu leur excellente conduite : sur ce point les choses allaient bien. Mais ne voilà-t-il pas que le père parlait d'abandonner Cherbourg pour retourner en Bretagne.

Et il lui demandait son avis, à lui Sylvestre, qui n'avait gardé aucun souvenir de Trévenec, vu qu'il bégayait à peine quand on en était parti ; à lui Sylvestre pour qui la patrie était Cherbourg, comme Trévenec l'était pour son père.

Pourquoi s'en retourner à Trévenec, quand le gars pouvait, à son retour en France, se faire attacher, grâce à la protection que son capitaine lui avait promise, à l'escadre de la Manche, ce qui le ramènerait sans cesse à Cherbourg... tandis que la dite escadre n'irait certes jamais mouiller à Trévenec ?

Gilbert raisonna Sylvestre et lui fit comprendre que le père devait avoir de bonnes raisons pour cela ; et Sylvestre répondit au vieux Karadeuc qu'il fallait « agir à son entendement parce que, lui, il était trop occupé par les faces jaunes pour se mêler des choses de France... »

La flotte de l'amiral Courbet demeura, tout le mois de septembre, au mouillage de l'île Matson, près de l'embouchure de la rivière Min ; on faisait du charbon et on se reposait.

Au mois d'octobre elle se dirigea vers l'île de Formose, dont l'escadre du contre-amiral Lespès avait commencé la conquête dès le mois d'août, suivant les ordres donnés par l'amiral Courbet.

Déjà le port de Kelung avait été bombardé ; il fallait maintenant empêcher les Chinois de jeter des renforts dans l'île.

Une quinzaine de bâtiments bloquèrent cette île magnifique, longue de quatre cents kilomètres sur cent trente de large, du mois d'octobre au mois d'avril, mission terriblement dure avec la saison des tempêtes, mais qui ne fournissait guère aux officiers de marine d'occasions de se distinguer.

On commença à s'ennuyer un peu à bord de l'escadre.

Philippe avait dû se résigner à voir son torpilleur filer, à la remorque d'un transport pour Saïgon, où l'on réparait ses avaries. Quant à lui, il était momentanément attaché à l'état-major du *Bayard*, et sa principale distraction consistait à aller rendre visite à Gilbert qui, lui aussi, se désolait de n'avoir plus rien à faire : les navires chinois ne venaient plus se frotter aux torpilleurs.

— Nous ne sommes plus bon à rien, disaient tristement les deux amis.

Au mois de janvier cependant, cinq navires ennemis essayèrent de franchir le blocus.

Deux d'entre eux, une frégate armée de 23 canons et une corvette armée de 16 furent coulées par les canots porte-torpilles du *Bayard* ; les trois autres, commandés par des officiers allemands, refusèrent le combat et s'enfuirent sans avoir tiré un coup de canon.

Pendant ce temps, le corps de débarquement, sous les ordres du colonel Duchesne, faisait la conquête de Formose, au prix des plus grands efforts, luttant un contre dix, enlevant tour à tour toutes les forteresses où les Chinois se croyaient invincibles.

Gilbert et Philippe se désolaient ; ils n'assistaient plus aux batailles qu'en spectateurs.

— Je pourrais mettre mes armes sous clef, disait Gilbert ; je ne me sers plus que de ma lorgnette.

Et chaque fois qu'on se battait, il avait un autre sujet de crispation ; sa lorgnette lui faisait toujours découvrir, dans quelque recoin, le canot à vapeur monté par l'inconnu de Thuan-An, de Fou-Tchéou, cet étrange aventurier semblait avoir abandonné sa maison pour suivre, avec une persistance insensée, les opérations de la flotte française.

Plusieurs fois, des canonnières voulurent lui donner la chasse ; mais il était bon marin et connaissait admirablement tous ces parages, car il disparaissait toujours, comme par enchantement.

Chaque fois que Philippe et Gilbert se rencontraient, ils se renseignaient sur les allées et venues de leur inconnu.

— De mon ami, disait Philippe en riant.

— Ne l'appellez pas ainsi, répliquait Gilbert, j'augure très mal de nos relations à venir avec lui.

— Je ne vous croyais pas superstitieux.

— Je le deviens quand il s'agit de ce mystérieux personnage.

— Vous ne pouvez lui refuser d'être brave ; il risque à chaque instant sa vie pour se distraire... Et je crois bien qu'un jour ou l'autre quelque obus le démolira...

Mais l'inconnu se riait évidemment des obus, car il assista à toutes les opérations et ne disparut qu'après la terminaison de la conquête de Formose.

Bientôt après l'amiral Courbet quitta le mouillage de Kelung pour s'emparer des îles Pescadores, d'où les Chinois avaient parfois réussi à envoyer des munitions et des troupes à Formose.

Cette nouvelle conquête s'accomplit aussi brillamment que les précédentes ; mais elle fut l'occasion d'un terrible chagrin pour Gilbert Morel.

Une nuit de gros temps, comme son torpilleur n'était pas capable de tenir la mer sans secours, il avait été forcé de se faire remorquer par un croiseur.

Soudain, la chaîne de remorque se brisa, et il fut matériellement impossible de descendre une embarcation pour installer une nouvelle chaîne. Gilbert, qui était à bord du croiseur avec ses hommes, voulait se jeter à la mer, sauver cette frêle embarcation qui avait si vigoureusement combattu. Il dut obéir au commandant du croiseur, et des larmes de rage aux yeux, il vit son torpilleur se perdre dans la nuit.

Peu de temps après, son chagrin personnel s'effaçait devant le deuil cruel qui frappait toute la France.

Le 11 juin au soir, le bruit se répandait, à bord de la flotte, que l'amiral Courbet était dans un état désespéré.

Cela se répandait comme une traînée de poudre jusqu'au gaillard d'avant où les matelots chantaient. Justement ils étaient en train de répéter une grande représentation théâtrale pour le dimanche prochain, avec de la musique et des chœurs ; tout cela se tut et les chanteurs se dispersèrent ; une espèce de silence sourd, que personne n'avait commandé, se fit tout seul, partout.

Le grand chef se montrait épuisé par la lutte, par la maladie, par le chagrin. Depuis quelques mois, il se rongait à cette conquête de Formose, désespéré de voir périr ses hommes de fatigues, de misère, de maladies, de continuelles dysenteries encore plus que les balles ennemies.

Et, sous le souffle sinistre qui répandait l'effroi sur la flotte, on se contactait sa vie, et pas une voix ne s'élevait pour dire autre chose que l'affection, le respect, car tous l'aimaient, matelots, officiers, même les régiments disciplinaires qui étaient sous ses ordres, et l'aimaient avec une sorte d'admiration.

Avec lui on n'avait jamais connu d'échec. Il était terriblement exigeant, quand le drapeau de la France l'ordonnait, quoique personne ne se montrât plus avare que lui de la vie de ses hommes : mais tous ses plans, dans les petites choses comme dans les grandes, étaient si remarquablement combinés que la réussite se trouvait régulièrement au bout.

Et, les combats terminés, on le voyait non moins régulièrement dans les ambulances consolant les mourants, pleurant parfois, réconfortant les blessés.

Il les aimait tous.

Bon et grand !

De quoi mourait-il ? On répétait des mots prononcés par les médecins, hépatite, dysenterie... Mais les matelots haussaient les épaules ; est-ce que les maladies toutes simples pouvaient terrasser un grand chef tel que lui.

Il se mourait de chagrin, de trop de travail et du désespoir de voir ses magnifiques victoires inutiles...

Et puis, ces derniers temps, maintenant qu'on ne se battait plus, que l'époque des batailles était finie, il ne se passait plus de jours où il ne descendait à terre pour visiter l'ambulance installée sur la côte ; il y passait des heures dans l'atmosphère enfiévrée de la maladie inconnue qui fauchait tant de Français...

Elle allait y faucher le plus grand de ceux qui étaient réunis dans cette mer lointaine.

Des hommes ne voulaient pas croire qu'il succombât. On allait apprendre tout d'un coup, qu'il se relevait, qu'il était victorieux de la mort comme de ses ennemis...

Et vers minuit, un canot à vapeur du *Bayard* parcourut l'escadre pour annoncer la fatale nouvelle.

Il était mort à dix heures, tout doucement. Il y avait déjà plusieurs heures qu'il ne se plaignait plus. Ses membres ne pouvaient plus être réchauffés... Sa tête, brûlante, au contraire, était éventée par deux matelots... Et les officiers du *Bayard*, rangés devant la porte de sa cabine, n'échangeaient plus une parole...

Et la mort, passant au milieu d'eux, était venue prendre son illustre victime.

(A suivre).

Le Dernier Evenement Social c'est
l'Avenement des

Cigarettes Marquise, 10c.
Imperial, - 5c.

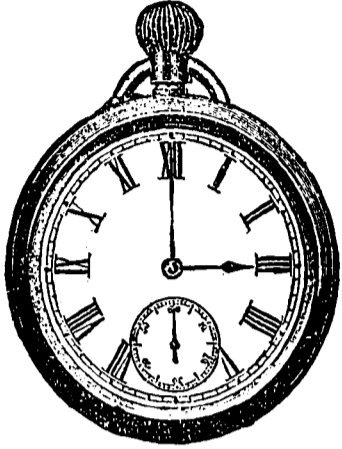
faites avec les meilleurs tabacs. Roulées dans du papier de riz pur et garanties ne contenant aucune substance nuisible. Elles sont vraiment des plus agréables

EN VENTE PARTOUT CANADIAN TOBACCO CO., Montreal

LES PRIMES DU 'SAMEDI'

PRIMES POUR LES ABONNES.

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvelera son abonnement pour SIX MOIS. LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.
A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnées nouveaux (abonnements de 6 mois). LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.
Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.
PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.



Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.
Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.
Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et Messieurs.— Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.— Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité de remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien . . .
D'ACHETER
— DE —

FRED. R. ALLEY
116 Rue St-Jacques
TELEPHONE 1251 MONTREAL
VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

QUEEN'S THEATRE

La semaine prochaine, commençant lundi, le 4 février, malinées mercredi et samedi.

LE GRAND SUCCES DE LA SAISON

La brillante et amusante comédie

**CHARLEY'S
AUNT . . .**

Sous la direction de Charles Frohman.

L'AVEZ-VOUS VU? NON!

Alors ne manquez pas d'y aller, c'est le triomphe du rire.

Prix 25c, 50c, 75c et \$1.00.
Sièges en vente au théâtre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Shoppard et aux Hôtels.
Téléphone 1032.

La semaine commençant le 11 février:
WILSON BARRETT.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 13 janvier. Après-midi et soir.

Grande nouveauté scénique de Lincoln J. Carter

THE TORNADO

Représentation parfaite dans tous ses détails.

Quelques incidents:

La collision au milieu de l'océan,

La scène des agrès,

L'émergente scène du naufrage et celle non moins merveilleuse de Tornado.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: THE CITY SPORTS.

Marque Crown



REGISTERED.

**TABACS à FUMER et
à MACHER
ET CIGARETTES**

La Compagnie de Tabac Canadien (J. M. Fortier, propriétaire) sont à manufacturer, sous la marque de commerce ci-dessus, les meilleurs articles qui aient jamais été offerts au public canadien. Capitaux plus que suffisants —longue expérience, la machinerie la plus parfaite et la meilleure main d'œuvre possible, tout a été réuni pour faire de la marque CROWN de Tabac à Fumer et à Mâcher et de Cigarettes, les meilleurs qu'on ait jamais vus.

Voici les principales lignes:

TABACS A FUMER

QUESNEL (cut) CHAMPION (cut) THEO (cut)
COMFORT (cut) Palette Crown

TABACS A MACHER

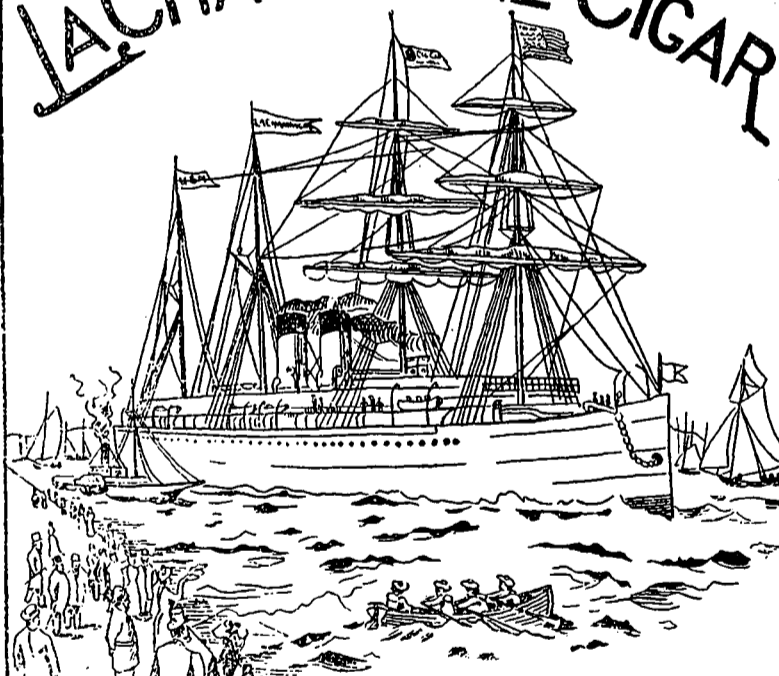
NAVY BLACK HONEY BRIGHT SPUN ROLL

CIGARETTES

MARQUISE 10c le paquet
IMPERIAL 5c le paquet

Voyez à ce que la marque CROWN soit sur toutes les palettes et les paquets. C'est une garantie de pureté, de l'arôme agréable et d'une satisfaction générale.

LA CHAMPAGNE CIGAR



Petit Due, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

Primes du "Samedi"

COUPON No 10

En apportant au bureau du SAMEDI les dix coupons de prime, avec \$1.50, nos lecteurs recevront, en échange, la montre dont ils trouveront la description à la page 15.

— NUMERO DU —

2 FEVRIER 1895

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

**MM. DU JARDIN & CIE
PHOTOGRAPHES**

538 RUE LACAUCHEIERE
(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

AUX DAMES SERVEZ-VOUS DE

VIAL
EAU DE BEAUTE
UN SPECIFIQUE
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU DR GORDERRE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS
Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL avril 7-95

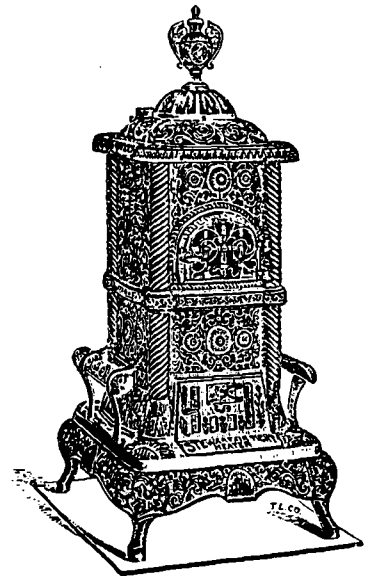
BUTTE AUX VENTS EAU MINERALE
Propriété de VARENNES
GASP. MASSUE
Seul Agent et Embouteilleur
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
MONTREAL

IL Y A
Allumettes et allumettes
Quand vous aurez fini de les essayer vous reviendrez, comme tout le monde, aux
ALLUMETTES DE E. B. EDDY
Si bonnes et si connues
21 juil. '95.

JOSEPH BROUSSEAU
Marchand de Bois de Sciage
Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Prucho, Lattes, Charpente, etc.
BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.
9-Oct. 95

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

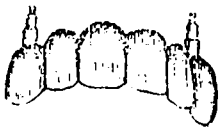
Poeles { 'Fin de Siècle' -ET- 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD
306 et 308 Rue St-Laurent
(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1-95 No. 7 Rue St-Laurent MONTREAL.

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN VACANT
Situé sur la rue St-Denis
Dans le Quartier St-Denis
Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .
No 516 RUE CRAIG

Cie Coloniale CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.
Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.